

25 - 31 MARS 2026

SALSA PICANTE

le journal du festival les Reflets

REFLETS

DU CINÉMA IBERIQUE & LATINO-AMÉRICAIN

42



ROMERÍA en avant-première
En présence de la réalisatrice **Carla Simón**

Vendredi 27 mars à 20h30

Gratuit

www.lezola.com/les-reflets/

LE ZOLA
CINÉMA

DOLORES IBÁRRURI, PASIONARIA

ESPAGNE

Amparo Climent

Documentaire - 1h20 - VOST - 2024

Inédit

Mercredi 25 mars 14h15

Portrait d'une Pasionaria

par David Noël

David Noël est professeur d'histoire, spécialiste des partis communistes, chargé d'enseignement en histoire contemporaine à l'Université de Lille et à Sciences Po Lille. Il est président de la Ligue des Droits de l'Homme du Pas-de-Calais. Pour Salsa Picante, il a accepté de nous dresser le portrait de la Pasionaria.

Dolores Ibárruri, la « Pasionaria » qui ne voulait pas vivre à genoux

De la « Pasionaria », on sait au fond peu de choses. Celle qui a incarné, pendant près de quarante ans, la résistance communiste au franquisme et le souvenir de l'Espagne républicaine est souvent réduite à son image d'icône, dans son éternelle robe noire, et à quelques formules : « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux » ou le célèbre « No pasarán » (Ils ne passeront pas), prononcé le 19 juillet 1936 devant les micros du Ministerio de Gobernación au lendemain du coup d'État nationaliste et repris aujourd'hui par tous les militants antifascistes. Immédiatement, le personnage de la Pasionaria est devenu un mythe mobilisateur dans le camp républicain et dans le monde entier où il se confond avec la cause de la défense de l'Espagne républicaine. C'est tout l'intérêt du documentaire d'Amparo Climent de rappeler qui était Dolores Ibárruri et de faire revivre, à travers ses mots, les témoignages de ses proches ou les chansons le destin hors-normes d'une femme politique qui a marqué de son empreinte l'Espagne contemporaine.

Fille et femme de mineurs

Née en 1895 à Gallarta en Biscaye, Dolores Ibárruri est issue d'une famille de mineurs de onze enfants. Scolarisée jusqu'à l'âge de 15 ans, elle rêve de devenir institutrice, mais ses parents ne peuvent lui payer ses études et elle commence à travailler dans un atelier de couture. Elle se marie en 1916 avec Julián Ruiz, un mineur socialiste avec qui elle aura six enfants dont quatre morts en bas-âge. Dolores Ibárruri et Julián Ruiz s'enthousiasment pour la Révolution d'Octobre et en 1918, Dolores signe pour la première fois un article dans le journal *El Minero Vizcaino* sous le pseudonyme de la « Pasionaria ». Membre du Parti communiste espagnol dès sa fondation, elle participe à tous les congrès et est élue au Comité central du PCE en 1930.



Une dirigeante communiste dans l'Espagne des années trente

Devenue l'une des dirigeantes du Parti communiste d'Espagne, Dolores Ibárruri, qui s'est séparée de son mari, est nommée à la tête du «Mundo Obrero», le journal du PCE avant d'être envoyée à Moscou comme déléguée du Komintern, l'Internationale communiste. Elle anime la section espagnole du Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme. Plusieurs fois condamnée et emprisonnée en raison de ses activités politiques, elle envoie Rubén et Amaya, ses deux enfants encore vivants, en URSS en 1935. En février 1936, Dolores Ibárruri est élue députée des Asturies.

La « Pasionaria », visage de l'Espagne républicaine

Pendant la guerre civile espagnole, Dolores est sur tous les fronts. Vice-présidente des Cortes, le parlement espagnol, depuis 1937, elle se rend en France pour demander à Blum des armes pour l'Espagne. En couple avec Francisco Antón, elle harangue les foules, organise des manifestations, s'efforce de soutenir le moral des soldats républicains.

Exilée en Union soviétique

À partir de 1939, Dolores vit en exil en Union soviétique. Fidèle à Staline, elle approuve le pacte germano-soviétique. En 1941, la Pasionaria crée la station Radio España Independiente, plus connue sous le surnom de La Pirenaica, qui émet depuis Moscou à destination des opposants espagnols au franquisme. En 1942, Dolores Ibárruri devient la secrétaire générale du PCE en exil, à la suite du suicide de José Díaz. Quelques mois plus tard, son fils Rubén trouve la mort à Stalingrad. Dolores restera à la tête du PCE jusqu'en 1960, date où elle est placée au poste honorifique de présidente du parti et remplacée par Santiago Carrillo, qui dirige le PCE clandestin depuis la France. La Pasionaria se montre loyale envers Santiago Carrillo. Elle le soutient en 1968 lorsque le PCE condamne la répression du printemps de Prague.

Retour en Espagne

Devenue citoyenne soviétique, honorée, reçue dans tous les pays du bloc socialiste, Dolores Ibárruri revient en Espagne en 1977, deux ans après la mort de Franco et se fait élire députée aux Cortes au mois de juin, lors des premières élections après la restauration de la démocratie. Elle meurt en 1989, à l'âge de 93 ans. Dirigeante communiste espagnole pendant près de cinquante ans, femme politique de premier plan dans un monde encore largement masculin, symbole de la lutte antifasciste, Dolores Ibárruri méritait bien qu'on lui rende hommage. Le beau documentaire d'Amparo Climent fait plus que ça : le portrait qu'il retrace de la Pasionaria inspirera à coup sûr celles et ceux qui luttent, en 2026, contre les fascismes contemporains.

Un bel ovni du cinéma !

par Claire Wilhelm

Les Reflets, c'est aussi la promotion de la création contemporaine latino-américaine. Et quand elle touche en plus le domaine du cinéma, alors... on fonce !

David Bim, vous connaissez ?

Et bien nous non plus, et pour cause ! Franco-espagnol, engagé dans la transmission, jeune cinéaste, sorti de l'École de Cinéma de Catalogne (l'ESCAC) en Espagne, puis de celle Internationale de Cinéma et Télévision de Cuba (l'EICTV), il a plus tard fondé le programme FICCLAB (de développement de courts-métrages) en 2023 de cette même école cubaine, après avoir préparé avec beaucoup de soin et d'amour son tout premier long-métrage : **Al Oeste, en Zapata**.

Ce premier long métrage, réalisé seul, sans aucune équipe de tournage pour l'accompagner, tourné en à peine plus d'un mois, lui aura valu pas moins de huit ans de travail en tout (dont cinq de préparation !). Mais, non sans récompense : il a reçu le Prix spécial du Jury de la Société des Hôteliers de la Côte et le Prix FIPRESCI de la critique internationale lors du Festival International Visions du Réel de Nyon en 2025. Également primé au Festival du film de Munich (meilleur film d'un réalisateur émergent), et trois fois au Festival Ibéro-Américain Cine Ceará (meilleur réalisateur, meilleure cinématographie et meilleure bande-son) en 2025, entre autres récompenses, c'était aussi l'un des coups de cœur de la 27e édition du Festival Black Movie de Genève, en janvier.

Premier long donc, qu'il n'a pourtant pas cherché, qui est plutôt venu, et s'est imposé à lui, de lui-même... Suite à la rencontre de Mercedes (lors de l'une de ses nombreuses pérégrinations en solitaire sur l'île de Cuba, à la recherche d'un coin de lecture paisible) puis plus tard, de son mari, Landi.

Film magnifié par un incroyable noir et blanc, à la lumière intense, projetée sur l'éblouissante nature environnante et ses protagonistes, créée par un contraste appuyé, sa photo sublime comme jamais les marais de Zapata, cette réserve de la biosphère cubaine, offrant ainsi une immense puissance visuelle au film. Porté par une bande-son quasiment muette, et pourtant profondément immersive, richement et finement peuplée par tous les sons imaginables de cette biosphère (de sa faune et de sa flore) et l'interaction de l'homme avec celle-ci, le film se construit dans des décors déserts à couper le souffle, et pourtant dans un contexte très actuel, sur fond de trouble social et de pandémie mondiale, que la radio rappelle ici, tel un monde parallèle, quasiment irréel, au milieu de ce décor.

Toutes ces qualités cinématographiques offrent au spectateur une expérience viscérale de la vie de ses protagonistes, Landi et Mercedes, donc. Car comme

AL OESTE, EN ZAPATA

CUBA, ESPAGNE

David Bim

Documentaire

1h14 - VOST - 2025

Mercredi 25 mars 16h15



le dit David Bim, il a voulu filmer « la vulnérabilité et la résilience » de ce couple, qu'il avait rencontré à l'âge de 24 ans, après l'avoir côtoyé et avoir vécu leur quotidien à leurs côtés pendant de longues périodes, quelques années d'affilées. Son attachement émotionnel à cette famille « hors normes », qui a appris à lui faire confiance au fil du temps, a fait émerger en lui l'envie de comprendre leur vie (« vivre pour l'autre, sans l'autre »), mais plus largement, le monde dans lequel on vit, et ce que cela signifie de continuer à vivre malgré les épreuves et obstacles que la vie met parfois en travers de son chemin...

Construit en deux parties distinctes, à l'image de la vie de ce couple, le documentaire permet de toucher du doigt leur vie quotidienne, dans laquelle l'un ne peut exister sans l'autre, mais qu'ils vivent pourtant séparés, dans un seul et unique élan de vie, centré autour de la même ambition ultime, partagée : la survie et le bonheur de leur fils unique !

Une histoire d'amour, en somme, mais on ne peut plus fragile et singulière... qui menace de s'effondrer à tout moment, et qui n'est toujours qu'un éternel recommencement, à l'image du mythe de Sisyphe nous dit-il. Mais comme Sisyphe, ils recommencent pourtant toujours à avancer et continuent à résister, sans jamais cesser d'être nourris et poussés par l'espoir.

Avec ce film, on rencontre un cinéma essentiel, lumineux, d'une grande humanité, qui ne cherche rien d'autre qu'à capturer le vivant. Car, comme le dit David : « *Le cinéma ne devrait pas ressembler au cinéma, il devrait ressembler à la vie* ». Voici donc à quoi aspire la création de David Bim, ambition déjà pleinement démontrée dans son premier film... cela promet !

Propos de David Bim recueillis par Nicolas Bardot lors d'un entretien réalisé le 22 avril 2025 pour Le Polyester, et par Štěpánka Zapata lors d'un entretien réalisé en 2025 à l'occasion de la remise de son prix FIPRESCI.

CUERPO CELESTE

CHILI, ITALIE

Nayra Ilic García

1h37 - VOST - 2025

Inédit

Mercredi 25 mars 18h



Adolescence, mémoire, dans un Chili en transition démocratique

par Maria Luisa Espinoza

Dans **Cuerpo Celeste** (2025), réalisé par la chilienne Nayra Ilic García, nous découvrons le portrait intime et poétique de Celeste, une jeune fille de 15 ans confrontée à un événement familial traumatique tout en traversant les premiers pas vers l'âge adulte. Situé durant l'été 1990, alors que le Chili sort de la dictature et entame sa transition démocratique, le film allie la sensibilité du coming of age à une réflexion sur les transformations politiques et sociales du pays.

Les espaces et paysages jouent un rôle central dans la narration : des rues et places d'une ville en mutation aux espaces familiaux et naturels, chaque décor reflète les émotions de Celeste et la tension entre son monde intérieur et la réalité sociale qui l'entoure. La photographie soigne les détails, utilisant la lumière et les cadrages pour souligner sa vulnérabilité, sa curiosité et son cheminement vers l'autonomie. La protagoniste navigue entre vulnérabilité, rébellion et conscience de sa propre autonomie, offrant un personnage complexe et profondément humain. Le film explore la transition chilienne vers la démocratie, montrant comment ces changements historiques influencent la vie des jeunes et la construction de leur identité, tout en préservant l'intimité du récit personnel. Chaque lieu – rues, maisons, ciels ouverts – dialogue avec les émotions de Celeste, créant un parallèle constant entre son monde intérieur et le Chili en pleine transformation. La mise en scène de Nayra Ilic García évite le sensationnalisme et privilégie l'honnêteté de l'expérience adolescente, permettant au spectateur de

s'immerger dans l'émotion de Celeste et dans le récit d'un Chili qui découvre la démocratie.

Cuerpo Celeste est un film incontournable pour ceux qui recherchent une œuvre alliant poésie visuelle, introspection adolescente et contexte historique. Avec des interprétations naturelles, une esthétique soignée et une narration sensible, il invite à réfléchir sur l'identité, la mémoire et la transformation sociale, démontrant comment le personnel et le politique sont profondément liés.

Interview d'Avelina Prat

Questions de Daniel Martins et Nicolas Favelier
Traduction de Nicolas Favelier

Avelina Prat, la réalisatrice du film de la soirée d'ouverture de la 42ème édition des Reflets a accepté de répondre à quelques questions

Pourquoi avoir choisi une maison au Portugal ?

La maison apparaît comme un personnage. La maison est un personnage de plus, bien sûr. Elle a même son propre passé avec l'histoire des amandiers disparus. Nous avons choisi le Portugal parce que c'est un pays voisin auquel d'une certaine manière nous tournons le dos. Un pays qui conserve encore une authenticité en train de se perdre ailleurs, ainsi qu'une certaine magie qui permet d'imaginer facilement que quelqu'un puisse y disparaître.

Comment as-tu choisi le duo Manolo Solo et Maria de Medeiros ?

J'ai écrit le scénario en pensant déjà à Manolo Solo. J'avais déjà travaillé avec lui bien des années auparavant sur un court-métrage et je l'imaginai pour ce personnage. Quand tu écris avec un acteur en tête, tout devient plus précis, c'est comme un premier pas avant que l'acteur ne donne chair au rôle. Maria de Medeiros est arrivée plus tard. C'est une actrice internationale très reconnue. J'ai pensé que ce serait impossible mais les producteurs m'ont encouragée à la contacter. Le scénario lui a plu et elle a rejoint le projet. Je me sens très chanceuse d'avoir pu compter sur eux deux.

Dans le film, on suit la trajectoire de Fernando, qui est l'exemple d'une masculinité paisible, à l'opposé d'une masculinité toxique. Comment l'idée du personnage t'est venue et comment l'as-tu construit ?

Le thème de la migration m'a toujours intéressée. Quelle histoire se cache derrière quelqu'un qui décide de laisser tout derrière lui et recommencer ailleurs ? J'en ai inventé une. À partir de là, j'ai voulu construire un personnage qui perd ses repères, un homme déconcerté qui doit apprendre à vivre avec ce sentiment d'étrangeté. Quelqu'un qui ne juge pas, qui n'envahit pas, qui cherche simplement à trouver sa place, à comprendre ce qui l'entoure, peu à peu. Qui réussit à se connecter aux autres.

Le souvenir du passé colonial du Portugal a une importance dans les discussions des amis d'Amalia. Peux-tu nous dire pourquoi ?

Amália, comme presque tous les personnages du long

UNA QUINTA PORTUGUESA

ESPAGNE, PORTUGAL

Avelina Prat

1h54 - VOST - 2025

Inédit

Mercredi 25 mars 20h20

Soirée d'ouverture suivie d'un buffet !



métrage, habite un lieu différent de ses origines, ce qui constitue un des thèmes du film. Le colonialisme tient une place très importante dans l'histoire récente du Portugal, beaucoup de gens ont un passé similaire à celui d'Amália. Avec l'aide de Maria de Medeiros, nous avons construit ce passé pour le personnage. Un très beau livre m'a beaucoup servi : Carnet de mémoires coloniales, d'Isabela Figueredo.

Comment as-tu abordé les thèmes du deuil et de la solitude sans verser dans le mélodrame ?

Dans ce film, il est important de ne pas tomber dans le mélodrame. Il me semble que raconter cette histoire avec retenue lui donne beaucoup plus de force. Pour moi, la retenue permet de transmettre beaucoup d'émotion, c'est très puissant. Que le spectateur complète l'histoire avec ses propres idées et expériences.



Avec mes meilleures salutations
Januario ESPINOSA
Président & Directeur Publication
Mobile (33) 06 15 56 34 60
Fixe (33) 04 78 29 82 00

Espaces Culturel
4 rue Diderot
Lyon Croix-Rousse
69001 Lyon (France)
(33) 04 78 29 82 00
(33) 09 75 51 09 18

Assoc. Loi 1901 - W069-101-933
SIRET : 343 299 905 000 46
Comm. Paritaire de presse 1225 G 7680
SITE : www.espaces-latinos.org

LES SAISONS

PORTUGAL, FRANCE

Maureen Fazendeiro

1h23 - VOST - 2025

Docu-fiction

Jeudi 26 mars 16h15

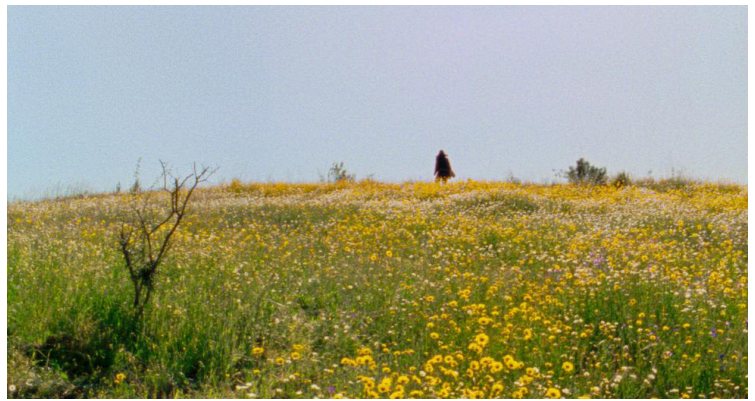
L'histoire vraie ?

par François Mallet

Maureen Fazendeiro est une réalisatrice et scénariste française qui vit à Lisbonne. Elle réalise son premier court métrage **Motu Maeva** en 2014, puis **Soleil Noir** en 2019, et collabore avec le réalisateur Miguel Gomes comme scénariste sur **Sauvagerie** et **Grand Tour**. En 2020, ils co-réalisent **Journal de Tûoa**. Son premier long métrage en solo, **Les Saisons**, forme hybride entre fiction et documentaire, est présenté dans plusieurs festivals internationaux. Maureen Fazendeiro témoigne, dans son travail, d'un grand intérêt pour les rituels des communautés isolées, leur travail et parfois leur art. Elle est membre du collectif l'Abominable qui met à disposition de cinéastes et de plasticiens les outils qui permettent de travailler les supports du cinéma argentique tel le 16 mm utilisé dans ce film.

Le film est une exploration poétique du sud du Portugal, où se mêlent récits de travailleurs ruraux, notes d'archéologues, légendes, poèmes et chansons. Il voyage, au fil des saisons, à travers l'histoire réelle et inventée d'une région du Portugal, l'Alentejo, et des peuples qui l'ont habitée. Le film, structuré autour du passage des saisons, suit différentes pistes d'exposition.

D'une part, des extraits des carnets de bord des archéologues pionniers du début du XXe siècle Georg et Vera Leisner sont présentés en voix off dans leur langue originale, l'allemand – sachant que ces connaissances sur les structures néolithiques de Castelo Velho ont été assemblées pendant que leur pays était bombardé par les alliés. Les réflexions des deux universitaires sont égrenées sur de magnifiques plans larges des sites, de sorte que se trouvent fusionnés en un seul geste audiovisuel le passé du millénaire précédent, la mémoire vivante et un présent pérenne. D'autre part, l'ancrage local présent est traduit par l'exposition des mythes et récits légendaires contés par les anciens et transmis de génération en génération du travail agricole illustré par les chèvres évoluant librement dans leur environnement, ainsi que par la fabrication du fromage et des bouchons de liège. Cet artisanat est présenté dans le contexte de l'ascension des coopératives agricoles qui ont fleuri, de même que les idées révolutionnaires, dès les premiers temps du déclin de la dictature de Salazar dans les années 60. C'est un paradoxe du film d'apparaître à la fois très construit tout en feignant de laisser la responsabilité de



la narration aux bons soins des gens du cru, les écrits étant surtout l'affaire des visiteurs/archéologues allemands tandis que domine, sur place, la tradition orale. La subjectivité de la réalisatrice a déterminé ce qu'on voit, ainsi que le ton du film. Laissons la nous parler de son approche du cinéma (d'après Martin Kudláč, Locarno film festival 2025) :

Genre : « Je ne fais pas de distinction entre documentaire et fiction ; je fais un film. Pour moi, filmer un paysage, c'est comme filmer avec des acteurs. Parfois, je me prépare même davantage pour les paysages [...]. Nous passons beaucoup de temps à choisir l'emplacement exact et à décider de ce que nous allons filmer. ». [...] J'ai pu réaliser des séquences de fiction avec des chèvres et des acteurs non professionnels, en les rapprochant les uns des autres. Je ne voulais pas faire un film cantonné à un seul genre ou à une seule esthétique [...].

Influence : Une référence très importante pour moi a été **Mysterious Object At Noon** de l'artiste contemporain Apichatpong Weerasethakul. Ce film intègre avec fantaisie des images documentaires réelles, montrant des gens au travail, aux côtés des histoires et légendes qu'ils racontent sur leur pays, stimulant ainsi l'imaginaire populaire.

Support : J'ai toujours travaillé sur pellicule ; je trouve que c'est un médium extraordinaire. Et comme il s'agissait d'une œuvre sur le temps, et sur la façon dont, depuis la nuit des temps, nous avons cherché à nous inscrire dans la matière, cela me semblait essentiel. Je voulais travailler avec la matérialité de la pellicule (16 mm).

Poésie : Je ne voulais pas faire un film historique ou partisan. Pour moi, le politique est déjà présent dans la poésie, dans les chants populaires sur les coopératives, dans les légendes. La poésie et le chant participent à la cohésion de la communauté, à sa mémoire et à sa résistance.

Les Saisons s'inscrit dans la tradition d'un beau cinéma à la fois ethnographique et fabuleux, où, tandis que l'œil observe, il est permis à l'esprit de battre la campagne. De la poésie quoi !

Étranges Étrangers

par François Mallet

SI VAS PARA CHILE

CHILI

Amílcar Infante, Sebastián González Méndez

Documentaire - 1h09 - VOST - 2025

Inédit

Jeudi 26 mars 18h30

En 2021, le nord du Chili a été le théâtre d'une marche anti-immigration violente, marquée par l'incendie de tentes et la destruction des biens de familles à Iquique. Ce documentaire recueille les récits de celles et ceux qui continuent d'arriver ainsi que ceux des habitants de la région qui vivent au milieu de conflits sociaux croissants, de la rudesse du désert d'Atacama et de l'Altiplano andin. Dans un échange question/réponse à l'université Concordia de Montréal en novembre 2025, les co-réalisateurs Sebastián González et Amílcar Infante résument leur motivation à faire ce film : « *c'était douloureux de voir les landaus des bébés, c'était douloureux de voir cette quantité de haine, c'était douloureux et d'une certaine façon on voulait partager leur douleur (A Infante) ; on voulait témoigner comment on les traite maintenant alors qu'il y a des années nos parents et grands-parents ont reçu de l'aide des pays voisins, on voulait faire ressentir la discrimination, la souffrance, la faim, le froid, un peu d'espoir tiré de l'expérience humaine* » (S González).

Le film n'est pas un travail de journalisme. Les réalisateurs ne s'attardent pas sur les raisons qui ont poussé près de 8 millions de Vénézuéliens (1 habitant sur 4) à quitter leur pays vers diverses destinations, phénomène particulièrement marqué depuis 2018 (2,9 millions en Colombie et 1,5 au Pérou, 475 000 en Équateur et 444 000 au Chili). Les réalisateurs font également le choix de ne pas documenter la réalité profonde de la crise sociale au Chili qui laisse se développer de violentes expressions xénophobes, à l'exception d'un bref passage où une chilienne excédée dit pourquoi elle a voté pour Kast (en 2021), le président se réclamant de l'héritage de Pinochet et entré à la Moneda ce 11 mars 2026.

Ce film trouve pleinement sa place en tant que documentaire de création, nous faisant ressentir tout le spectre des émotions, douleurs et épreuves tant mentales que physiques, auxquelles sont confrontés les migrants. Plutôt que suivre l'option du cinéma direct (comme dans « **Un lugar más grande** », diffusé lundi soir), les réalisateurs juxtaposent deux voies (voix) : ils construisent un récit où ils conservent des témoignages diffusés en voix off sur des images de paysages filmés par des drones, offrant une nouvelle perspective à la réalité de la migration forcée dans ces paysages époustouflants (et effrayants), et qu'on ressent si éprouvants à traverser. Ils présentent quelques personnages, par exemple cette femme qui vient en vélo depuis le Venezuela, les enfants qui jouent devant (et de) la caméra, cette autre femme dans un camp de toiles et de tôles nous disant qu'elle n'a que les vêtements qu'elle porte, ce chilien disant à un petit groupe de jeunes vénézuéliens « *la peur est ce qui fait*



que les gens utilisent la violence, quelqu'un doit briser le cycle de la violence », et puis le témoignage final de cet homme seul marchant, marchant, marchant, et que je vous laisserai découvrir tant il est porteur d'humanité et d'un timide espoir.

L'image est remarquable et ne tombe jamais dans l'esthétisation de la souffrance, tant la dichotomie grands espaces / personnes est visuellement délimitée. Ainsi, les scènes de déferlement de violence lors de la destruction des tentes sont introduites à travers une succession d'images fixes, cette fois-ci proche de la pratique du photojournalisme. De même, la bande son contribue grandement à notre perception de la complexité dramatique des situations, induisant une tension et une attention permanente, tel l'omniprésence du souffle sourd du vent, cette étrange note basse bourdon qui résonne quasi continuellement sous les bruits de la nature, le brouhaha des gens et le bruit incongru des roulettes des valises de ce groupe de jeunes déambulant sur le bas-côté d'une route peu carrossable, en bord d'océan pacifique.

Ah j'oubliais ... « Si vas para Chile » est l'une des chansons les plus populaires de la musique chilienne, composée en 1942 par ChitFaró, et reprise par de nombreux artistes. C'est une conversation entre un Chilien vivant à l'étranger et une personne se rendant au Chili. Elle parle de sentiments, de distance, de beauté des paysages. Le dernier vers de la chanson est « *Y verás como quieren en Chile al amigo cuando es forastero* » (Au Chili, tu verras comme on reçoit bien les amis étrangers).

Une histoire à résonance forte dans le contexte politique contemporain, à voir d'urgence.

ISLA NEGRA

CHILI

Jorge Riquelme Serrano

1h45 - VOST - 2024

Inédit

Jeudi 26 mars 20h20

Une île, deux visions du monde

par Nicolas Favelier

Avec **Isla Negra**, le réalisateur chilien Jorge Riquelme Serrano propose un film de tension sociale qui s'inscrit dans la tradition d'un cinéma latino-américain attentif aux fractures contemporaines. Les Reflets avaient déjà accueilli son précédent film, **Algunas Bestias**, en 2020.

Isla negra est un film qui, sans jamais verser dans la démonstration, interroge la violence produite par le développement immobilier, la spéculation foncière et l'inégale répartition des ressources, au cœur d'un Chili marqué par de profondes disparités économiques.

Le film adopte une dramaturgie resserrée. L'espace, une maison du littoral, devient un lieu d'expérimentation sociale où se cristallisent des rapports de pouvoir latents. Riquelme Serrano privilégie une mise en scène épurée, fondée sur la durée, l'observation et une tension progressive. Le cadre, souvent fixe, laisse affleurer les silences, les regards et les micro-gestes qui révèlent la conflictualité sous-jacente. Cette économie de moyens confère au récit une dimension presque clinique, le spectateur est invité à analyser plus qu'à juger.

Le film donne à voir une situation localisée qu'il transforme en allégorie politique. Le littoral chilien, objet de convoitise touristique et résidentielle, devient le symbole d'un territoire disputé. À travers cette configuration spatiale, le film aborde la question des expulsions et des déplacements forcés liés aux projets immobiliers. Loin d'un simple affrontement binaire entre « gagnants » et « perdants » de la mondialisation, l'écriture propose des personnages ambivalents, inscrits dans des logiques économiques qui les dépassent autant qu'ils y participent. Les acteurs Gastón Salgado et Alfredo Castro, acteurs fétiches du réalisateur, portent cette tension, autant sociale que générationnelle.

Le travail sur les acteurs constitue un des points forts du réalisateur. La retenue et l'ambiguïté morale semblent être des lignes directrices pour orienter le jeu des acteurs. La présence de Gastón Salgado contribue à ancrer le film dans une tradition chilienne de jeu naturaliste et engagé. Son parcours, souvent associé à



des rôles socialement marqués, renforce la dimension réaliste du projet. L'ensemble du casting soutient une tension continue, sans effets spectaculaires, privilégiant la densité psychologique.

Au-delà du conflit socio-économique, le film dialogue en filigrane avec les problématiques territoriales plus larges du Chili, notamment celles liées au peuple Mapuche.

Sans constituer un récit centré explicitement sur la question autochtone, l'œuvre convoque l'imaginaire du territoire contesté, de la mémoire et de la légitimité historique. Dans le contexte chilien, toute réflexion sur la terre engage nécessairement l'histoire des revendications mapuches, les tensions autour de la propriété et les débats sur la restitution. Cette dimension élargit la portée du film : le littoral n'est pas seulement un espace économique, mais un lieu chargé de mémoire et de conflits symboliques.

Le réalisateur inscrit son film dans une réalité spécifiquement chilienne : celle d'un pays traversé par des mouvements sociaux récents, par une crise du logement persistante et par une interrogation profonde sur le modèle néolibéral hérité de la dictature. Le film agit ainsi comme une chambre d'écho des débats contemporains, à l'heure où un admirateur de Pinochet est au pouvoir.

Un des atouts majeurs du film réside dans son refus de simplifier. Il ne s'agit ni d'un pamphlet ni d'un thriller conventionnel, mais plutôt d'une exploration des mécanismes d'exclusion. La violence qui s'y déploie est d'abord structurelle : elle procède de décisions administratives, de contrats, de logiques d'investissement. En cela, le film met en lumière une forme de brutalité diffuse, inscrite dans les procédures légales et les discours de modernisation forcée.

Présenté dans plusieurs festivals internationaux, le film a suscité des débats sur la responsabilité du cinéma face aux inégalités sociales. Riquelme Serrano revendique d'ailleurs un cinéma capable de « déplacer les consciences », non par le slogan, mais par la mise en tension d'expériences concrètes.

Isla Negra s'impose ainsi comme un film dense qui propose une réflexion sur la propriété, la légitimité et la coexistence, dans un espace où le paysage idyllique masque des rapports de force persistants. En refusant tout dévoilement spectaculaire, il laisse au spectateur la tâche d'interroger les structures invisibles qui organisent le réel.

PÁRAMOS DE LEYENDAS

VENEZUELA

Atahualpa Lichy

Documentaire - 1h45 - VOST - 2025

Inédit

Vendredi 27 mars 16h



Vies, mythes et traditions dans les hauts plateaux

par Alain Liatard

«Après des aventures dignes d'une telenovela latino-américaine, avec des traîtres, les méchants (moins nombreux, mais très efficaces), mais heureusement avec des moments d'amitié, l'an dernier j'ai enfin terminé le film et obtenu le « Certificat d'œuvre terminée », obligatoire du CNC vénézuélien, pour pouvoir sortir le film en salles et pouvoir postuler un nouveau projet pour obtenir des aides, en particulier pour la postproduction des films tournés.» A. Lichy. Depuis le film a obtenu de nombreux prix.

Des habitants des hauts plateaux vénézuéliens racontent leur histoire. Un univers personnel et en même temps collectif et social qui établit ses propres valeurs et en dehors de la vie politique du pays. Ces personnages sont accrochés à leurs traditions pour échapper aux caprices du temps. Dans ces lieux surgissent des témoignages sur la vie des hauts plateaux, ses défis et ses superstitions. Les mythologies, les êtres surnaturels, les croyances fantomatiques se révèlent et cohabitent avec le quotidien.

Les mules et les chevaux deviennent aussi de véritables personnages qui caractérisent la vie quotidienne et qui sont fondamentaux pour les humains. Il font partie de l'univers des montagnes andines. Le film combine des images du réel avec des représentations fantastiques, utilise des séquences d'animation. La musique et les chansons renforcent un discours poétique sans abandonner la rigueur documentaire.

Le film présente un autre Venezuela que celui que nous sommes habitués à reconnaître mais qui existe.

LES VOYAGES DE TEREZA

BRÉSIL

Gabriel Mascano

1h27 - VOST - 2025

Vendredi 27 mars 18h20



Voyage en dystopie

par Alain Liatard

Tereza a vécu toute sa vie dans une petite ville industrielle d'Amazonie. Le jour venu, elle reçoit l'ordre officiel du gouvernement de s'installer dans une colonie isolée pour personnes âgées, où elles sont amenées à « profiter » de leurs dernières années. Tereza refuse ce destin imposé et décide de partir seule à l'aventure, découvrir son pays et accomplir son rêve secret...

«**LES VOYAGES DE TEREZA**, dit le réalisateur Gabriel Mascaro, est un film sur le droit de rêve mettant en scène une protagoniste âgée qui décide de ne pas accepter le destin que quelqu'un d'autre, en l'occurrence l'État, a tracé pour elle. Je voulais réaliser un film qui soit une ode à la liberté, mettant en scène une septuagénaire rebelle confrontée à son isolement imminent dans une colonie pour personnes âgées, et proclamant qu'il n'est jamais trop tard pour trouver un nouveau sens à la vie».

Dès le début du film, nous sommes étonnés d'être dans un registre réaliste, mais extrêmement policé. Les vieux, dès 75 ans doivent quitter leur maison et leur vie pour aller dans une colonie (que nous ne verrons d'ailleurs pas). Thereza après une vie de labeur veut découvrir le ciel. Elle va échapper aux recherches et voyager sur le fleuve en faisant des rencontres. Elle va même jouer dans un casino flottant. Sa rencontre avec sœur Roberta vendeuse de bibles lui donnera une idée de la liberté. La caméra filme aussi la vie au bord du fleuve.

« Le film nous emmène dans une Amazonie à la fois magique et industrielle, presque surréaliste et profondément politique, continue le réalisateur. J'ai aussi voulu contrer l'idéalisation de la faune amazonienne en montrant l'exploitation des animaux (la transformation industrielle de viande d'alligator, les combats de poissons) mais aussi en accentuant l'imagerie du capitalisme et de la culture pop ». La rencontre merveilleuse entre ces deux actrices, très connues au Brésil, Denise Weinberg et Mirian Socarrás, a quelque chose de magique, grâce à leur désir de liberté. Gabriel Mascaro, primé à Berlin l'an passé, nous offre une Thereza joyeuse et pleine d'espoir.

Romería en avant première

En présence de la réalisatrice

ESPAGNE

1h54 - VOST - 2025

Vendredi 27 mars 20h30

Le cinéma de Carla Simón

par Nicolas Favelier

Il y a quelque chose de presque obsessionnel dans la démarche de Carla Simón. Depuis son premier long métrage en 2017, **Estiu 93 - Été 93**, la cinéaste barcelonaise, née en 1986, revient sans relâche sur le même territoire : une famille, une enfance, des morts partis trop tôt : ses deux parents emportés par le sida quand elle avait à peine six ans. Avec **Estiu 1993**, **Alcarràs** et **Romería**, elle vient clore une trilogie auto-biographique. Deux Ours d'or à Berlin, une sélection en compétition officielle à Cannes forment déjà un beau palmarès. Et un aveu, formulé dans un court métrage de 2022 adressé à sa mère disparue : « *Je crois que je fais du cinéma pour pouvoir t'inventer et m'inventer.* »

Tout commence par un souvenir partiel. **Estiu 1993** reconstitue l'été où la petite Frida, alter ego de la réalisatrice, s'installe chez son oncle et sa tante dans la campagne catalane de la Garrotxa après la mort de ses parents. Le film ne nomme pas le sida, il le suggère, dans des phrases interceptées sous les tables, dans des regards d'adultes qui cherchent leurs mots. Cette focalisation sur l'intime, le subjectif, ce refus du surplomb, ce cinéma à hauteur des personnages est la signature de Simón : la caméra suit l'enfant dans son incompréhension, et c'est précisément de cette lacune que surgit l'émotion.

La réalisatrice a longtemps affirmé qu'on ne pouvait pas générer de souvenirs quand on n'en avait pas. **Romería**, son troisième film, vient contredire ce postulat. « *J'ai passé toute la promotion d'Estiu à dire qu'on ne pouvait pas générer des souvenirs, qu'on pouvait s'approprier les récits des autres mais pas créer les siens propres* », confie-t-elle à El Correo Gallego en 2025. « **Romería** veut clairement démentir ça. On peut en réalité générer des souvenirs. J'aime le cinéma pour créer des images que je n'ai pas et ressusciter les morts d'une certaine manière. »

Entre les deux films autobiographiques, Simón a réalisé un geste inattendu : se tourner vers l'extérieur. **Alcarràs**, **Nos Soleils** en français, présenté aux Reflets 2022, suit la famille Solé, paysans de la Catalogne intérieure qui cultivent des pêchers depuis trois générations sur des terres que leur propriétaire veut désormais transformer en champ de panneaux solaires. Le film n'avait rien d'autobiographique en apparence. Mais c'est une illusion : la famille maternelle de Simón est précisément ancrée dans ce milieu agricole. « **Alcarràs** est une œuvre chorale sur la famille, l'héritage et un mode de vie qui disparaît », note Infobae dans une analyse de son parcours publiée en février 2026.

Pour peupler ce film, Simón a mené un casting hors normes : quelque 9000 personnes rencontrées dans les villages alentour, pour parvenir à une distribution entièrement composée de non-professionnels. Cette volonté de filmer le réel, la chair vivante des territoires plutôt que les corps stylisés des acteurs de métier, pourrait inscrire son cinéma dans la veine du néo-réalisme italien et du cinéma des frères Dardenne. De cette



expérience est né un livre, **Alcarràs**, Une histoire sur la terre, la paysannerie et la famille, coécrit avec le scénariste du film Arnau Vilaró. L'enjeu agricole d'**Alcarràs** dépasse le documentaire social pour atteindre quelque chose de plus intime : la transmission, la mémoire des vivants envers les morts, la chanson que l'on chante encore quand la terre est perdue.

Avec **Romería**, Carla Simón a bouclé le cercle. Marina est une adolescente catalane qui voyage à Vigo pour retrouver la famille paternelle qu'elle n'a jamais connue, accompagnée par le journal intime de sa mère. Le film est le plus complexe de la trilogie : il superpose quatre régimes d'images : le présent, le passé imaginé, la partie "documentaire" captée à la caméra vidéo, et une couche onirique qui relie les deux. De plus, c'est la première fois que la réalisatrice filme la mer, avec la symbolique de deux régions avec une identité forte : la Catalogne et la Galice. Le jeu des langues participe également à la dynamique de l'œuvre. Le film affronte également une plaie collective longtemps ignorée : la génération espagnole ravagée par l'héroïne et le sida dans les années 1980, celle des parents de la réalisatrice. « *Ma mère a arrêté l'héroïne et m'a eue, même si ensuite est arrivée la merde du sida* », résume Simón à El Correo Gallego. L'autrice Xulia Alonso Díaz a raconté ces années-là dans un livre, Futur imperfecto. Elle a en outre rendu hommage à Carla Simón pour la véracité de sa reconstitution. Le titre du film lui-même est un hommage. Une romería, en espagnol, désigne à la fois un pèlerinage vers un lieu sacré et la fête populaire qui s'ensuit. Un voyage vers les morts, doublé d'une célébration des vivants.

Ce qui frappe en parcourant l'ensemble de l'œuvre de Carla Simón, c'est la rigueur du dispositif. Chaque film correspond à une branche familiale : les oncles adoptifs de la Garrotxa (**Estiu 1993**), la famille maternelle agricole (**Alcarràs**), la famille paternelle galicienne (**Romería**). Une généalogie en trois moments.

Entre temps, Carla Simón est également devenue mère, deux fois. Elle a gravi les marches de Cannes 2025 enceinte de huit mois, sous les ovations. Ce déplacement du sujet, de l'orpheline qu'elle était à la mère qu'elle est devenue, dessine peut-être la ligne de fuite d'une œuvre future délivrée, enfin, du deuil originel.

La question qui traverse toute l'œuvre de Carla Simón pourrait finalement être celle-ci : à quoi sert le cinéma quand les images manquent ? Sa réponse, construite film après film, est d'une cohérence têtue. Le cinéma ne documente pas le passé : il l'invente, il le rêve, il le fait exister pour la première fois. Les lettres de sa mère, les carnets, les fragments de vidéo : autant de béquilles insuffisantes que le film vient compléter, non par le mensonge, mais par la grâce de la fiction. « *Dans les choses qu'elle écrit, je sens qu'il y a un portrait générationnel* », confie Simón à propos des lettres maternelles. « Je vois sa façon de comprendre la vie ».

Depuis les vergers d'Alcarràs jusqu'aux plaines de Galice, depuis une chambre d'enfant de la Garrotxa jusqu'aux marches de Cannes, Carla Simón a construit en moins de dix ans une œuvre qui est aussi, et peut-être surtout, un acte d'amour filial différé. Un tombeau en images pour ceux qui n'ont pas eu le temps de la voir grandir.

**SORDA****ESPAGNE**

Eva Libertad

1h40 - VOST - 2025

Avant-première

Samedi 28 mars 13h30

Portrait intime sur la maternité, l'identité et la communication

par Irene Sánchez Miret

Inspiré du court métrage précédent de sa réalisatrice, Eva Libertad, le film **Sorda**, aborde avec sensibilité l'univers de la surdité et de la maternité, proposant une réflexion sur la communication, l'identité et les relations de couple. Son succès critique et son parcours dans les festivals se sont concrétisés par une reconnaissance importante lors des Premios Goya 2026 (l'équivalent des Césars), où il a remporté trois récompenses : Meilleure nouvelle réalisation pour Eva Libertad, Meilleur espoir féminin pour Miriam Garlo et Meilleur acteur dans un second rôle pour Álvaro Cervantes. Ces trois prix ont souligné l'importance d'une proposition cinématographique qui mêle cinéma social, drame intime et recherche narrative. Le film s'est imposé comme l'une des œuvres les plus singulières du cinéma espagnol récent.

Le long métrage raconte l'histoire d'Ángela, une femme sourde qui attend son premier enfant avec son compagnon entendant, Héctor. La grossesse déclenche une série d'inquiétudes qui traversent à la fois la vie personnelle de la protagoniste et sa relation avec le monde qui l'entoure. Ángela craint de ne pas pouvoir communiquer correctement avec son enfant et se heurte à un environnement social souvent peu adapté aux personnes sourdes. Cette situation crée des tensions au sein du couple et oblige les deux partenaires à repenser leurs attentes concernant la famille et l'éducation de leur futur enfant.

L'un des aspects les plus remarquables du film est son regard porté de l'intérieur sur la communauté sourde. L'actrice Miriam Garlo, qui interprète Ángela et qui est également la sœur de la réalisatrice, apporte une dimension profondément authentique au personnage. Miriam, qui a perdu une grande partie de son audition

durant l'enfance, est devenue grâce à cette interprétation la première actrice sourde à remporter le Goya du meilleur espoir féminin, un fait chargé de signification dans l'histoire du cinéma espagnol. Dans son discours de remerciement, elle a revendiqué l'identité et la voix des personnes sourdes, rappelant que la surdité ne signifie ni absence de langage ni absence d'expression.

Le film se distingue également par son utilisation du son et du silence comme outils narratifs. Eva Libertad joue avec les changements de perspective sonore afin de rapprocher le spectateur de l'expérience sensorielle de la protagoniste. À certains moments, le film reproduit la perception auditive limitée d'Ángela, tandis qu'à d'autres il restitue le paysage sonore du point de vue des personnages entendants. Ce procédé cinématographique renforce l'immersion du spectateur et souligne l'importance de la communication au-delà des mots.

Avant son passage aux Goyas, le film avait déjà été largement reconnu dans plusieurs festivals. Ce parcours a confirmé l'impact de l'œuvre tant auprès de la critique que des spectateurs, consolidant Eva Libertad comme l'une des nouvelles voix les plus intéressantes du cinéma espagnol contemporain.

Sorda est bien plus qu'une histoire sur le handicap. Le film pose des questions universelles sur la maternité, la peur de ne pas être à la hauteur et les difficultés de communication, même au sein des relations les plus proches. Grâce à son honnêteté émotionnelle et à son utilisation innovante du son, le premier long métrage d'Eva Libertad s'est imposé comme une œuvre marquante du cinéma espagnol récent et comme une étape importante vers une représentation plus large de la diversité à l'écran.

HIEDRA

Les lierres

EQUATEUR, MEXIQUE, ESPAGNE

En présence de la réalisatrice

Ana Cristina Barragán

1h35 - VOST - 2025

Inédit

Samedi 28 mars 18h30



Hiedra. Oedipe inside

par Nicolas Favelier

Présenté à la section Orizzonti de la Mostra de Venise 2025, où il a reçu le prix du meilleur scénario, **Hiedra** confirme la singularité du cinéma d'Ana Cristina Barragán. Son premier film, **Alba**, avait été présenté lors des Reflets 2017. Elle revient avec cette coproduction entre l'Équateur, le Mexique, la France et l'Espagne. Avec des scènes très sensorielles qui bousculent la morale, le film interroge les liens familiaux et les zones grises du désir sans jamais céder à l'explicité.

Dès les premières séquences, la réalisatrice impose une caméra qui privilégie les très gros plans, les fragments de peau, les gestes suspendus, les respirations. Le cadre semble chercher moins à raconter qu'à éprouver. Cette approche devient presque une expérience immersive : le spectateur est placé au plus près des corps, dans une proximité parfois inconfortable. L'image ne vise pas l'esthétisation décorative, mais une forme d'intimité presque intrusive.

Le recours constant aux plans rapprochés apparaît ici comme un pari risqué : en réduisant le champ visuel, Ana Cristina Barragán limite volontairement les repères narratifs. Le monde extérieur se dissout, laissant place à une perception subjective, fragmentaire. Ce choix radical contribue à installer un climat d'incertitude et de tension sourde.

L'interprétation de Simone Bucio dans le personnage d'Azucena a suscité un consensus critique. Sa présence à l'écran est comme magnétique, oscillant entre fragilité et détermination. La direction d'acteurs repose sur un professionnel, Francis Eddú Llumiquingal, qui incarne une forme de spontanéité qui renforce l'impression de réel. Sur le plan thématique, **Hiedra** explore la question de la filiation et de la réparation. Le film interroge ce que signifie appartenir, reconnaître, ou se reconnaître. Il ne s'agit pas d'un drame social au sens strict, même si le

contexte institutionnel et les trajectoires marginales affleurent en toile de fond. La réalisatrice privilégie une approche intuitive, presque organique, des relations humaines. Une constellation d'émotions et de perceptions rendent l'écrit subtil, tout en suivant une tension croissante.

L'ambiguïté constitue un autre axe central. Le scénario, récompensé à Venise, ménage des zones d'ombre et laisse volontairement subsister le doute. Les motivations des personnages ne sont jamais entièrement explicitées. Cette stratégie narrative invite le spectateur à combler les vides, à projeter ses propres hypothèses.

Enfin, Ana Cristina Barragán poursuit son exploration des subjectivités féminines et des dynamiques familiales atypiques. Son cinéma refuse les effets démonstratifs et privilégie la lenteur, l'observation, la densité atmosphérique. À travers une mise en scène resserrée et un travail précis sur le jeu d'acteur, elle construit un espace où le trouble et la tendresse coexistent.

Sans dévoiler ses ressorts narratifs, on peut dire que **Hiedra** est un film de sensations et de tensions contenues. Il exige du spectateur disponibilité et patience, mais offre en retour une expérience rare : celle d'un cinéma qui fait confiance aux silences, aux visages et à l'ambivalence des sentiments.

Identité, vieillesse et sexualité

par Irene Sánchez Miret

Le cinéma espagnol prouve une fois de plus sa capacité à émouvoir et à faire réfléchir avec **Maspalomas**, film réalisé par Aitor Arregi et Jose Mari Goenaga, qui s'est imposé comme l'une des œuvres les plus marquantes de 2025 et comme l'un des grands favoris des Prix Goya 2026 (équivalent des Césars), avec neuf nominations, dont celles de meilleur film, meilleure réalisation et meilleur scénario original, remportant finalement le Goya du meilleur acteur pour José Ramón Soroz, qui incarne l'inoubliable Vicente. A Lyon, il y a à peine quelques jours, le film a obtenu le Grand Prix et le Prix du jury Pass Culture au festival Ecrans Mixtes.

L'intrigue suit Vicente, donc, un homme de 76 ans qui, après une rupture, mène une existence plaisante et décomplexée à Maspalomas, aux Canaries : des journées de soleil, de fête et de recherche de plaisir. Cependant, un accident inattendu l'oblige à retourner à San Sebastián, où il devra affronter son passé et retrouver sa fille Nerea (interprétée par Nagore Aranburu, (remarquée notamment dans la série **Querer** et présente également dans un autre film des Reflets cette année, **Los domingos**), qu'il a abandonnée des décennies plus tôt. Ce voyage, à la fois physique et émotionnel, devient un exercice d'introspection, où Vicente découvre que le vrai bonheur ne réside pas dans l'évasion, mais dans la réconciliation et l'acceptation de ses propres vulnérabilités.

Maspalomas se distingue par son regard honnête et sans fard sur la vieillesse, la sexualité et la quête de sens dans les dernières années de la vie. Les réalisateurs, connus pour leur sensibilité dans des films précédents comme **Handía** (Reflets 2018) et **La trinchera infinita** (Reflets 2020), parviennent à un équilibre parfait entre humour, tendresse et drame, évitant les clichés et le mélodrame facile. Le film est, en essence, un chant d'espoir et une démonstration qu'il est toujours possible de se réinventer, même quand tout semble perdu.

Maspalomas c'est un miroir qui reflète les contradictions et les beautés de la vie, un rappel qu'il n'est jamais trop tard pour changer et que le pardon, envers les autres comme envers soi-même, est un acte de courage. Dans une année où le cinéma espagnol a brillé par des propositions audacieuses et variées, **Maspalomas** s'impose comme une œuvre indispensable, capable d'émouvoir, de faire rire et, surtout, d'inviter à la réflexion.

MASPALOMAS

ESPAGNE

José Mari Goenaga,

Aitor Arregi

1h54 - VOST - 2025

Avant-première

Samedi 28 mars 21h



Le film montre que le cinéma espagnol reste vivant, qu'il est audacieux et, surtout, nécessaire. Et que, parfois, les histoires les plus universelles sont celles qui parlent de ce qu'il y a de plus intime et d'humain en nous.

Aitor Arregi et Jose Mari Goenaga, les réalisateurs, ont su tirer le meilleur de leurs acteurs, créant une dynamique de groupe où toutes les performances s'enrichissent mutuellement. Le film repose sur des dialogues naturels, des silences éloquents et une alchimie palpable entre les personnages, ce qui témoigne d'un travail de direction minutieux et respectueux du processus créatif des comédiens. Les scènes de confrontation entre Vicente et Nerea, par exemple, sont filmées avec une intensité qui permet aux acteurs de briller sans jamais tomber dans l'excès. Les acteurs réussissent à rendre crédibles et touchants des personnages aux prises avec des dilemmes universels : l'abandon, le pardon, la quête de sens. Les performances de Soroz, Aranburu et Uranga, entre autres, sont la preuve que le cinéma espagnol peut compter sur des talents capables de donner vie à des récits exigeants et profondément humains.

UN CABO SUELTO

URUGUAY, ARGENTINE

Daniel Hendler

1h35 - VOST - 2025

Inédit

Dimanche 29 mars 16h30



Amour, fromages et policiers

par François Mallet

Acteur uruguayen reconnu, qui tourne régulièrement chez le voisin argentin, Daniel Hendler commence à compter aussi en tant que réalisateur, comme le confirme son troisième long métrage, le délicieux et étrange « **Un cabo suelto** ». Les amateurs de cinéma uruguayen retrouveront dans ce film un sens de l'**humour** qui semble refléter, peu ou prou, un complexe d'infériorité assumé et tourné à la **dérision** face aux deux géants qu'il côtoie, à savoir l'Argentine et le Brésil.

Un cabo suelto, ça veut dire quoi ? Cela semble vouloir dire « Une question en suspens », ce que laisse supposer le titre français (!) « A loose end » sur AlloCiné. Mais si je lis les blogs de critiques cinématographiques, ils parlent d'un humour sous-jacent et subtil, à l'image du titre au jeu de mot difficile à traduire. Ah !!! Donc, si j'interroge les traducteurs en ligne (pas les collègues hispanophones qui vont tourner 3 heures autour du pot ; tu comprends, suivant le contexte, en espagnol de Madrid, ou de Buenos Aires, ou de Montevideo, ou de la zone frontalière qui nous intéresse autour du pont Libertador General San Martín), si j'interroge les traducteurs en ligne dis-je, je trouve donc **un cabo** - un bout, un cordage (pour attacher, pour se pendre), un reste (de dépit) un brigadier, un caporal, (pour l'ordre), un cap (... géographique, pour se perdre) -, **suelto** - détaché, sans laisse, en liberté, flottant (libre et indécis), débrouillard (libre par nécessité), déluré (libre par choix), délicat (parce qu'un peu de poésie ne nuit pas) -, ça ouvre pas mal le **champ des possibilités**, non ?

Laissons donc parler Daniel Hender de son film :

« Ce qui m'a initialement poussé à écrire cette histoire, c'est l'image d'un homme se camouflant pour s'échapper, franchissant des limites sans destination précise. Le protagoniste, Santiago, franchit la frontière vers l'Uruguay, une destination qui lui est inconnue. Il se laisse emporter par les circonstances après avoir été

impliqué dans une affaire policière. J'ai alors compris que ce qui me touchait le plus, c'était le fantasme de franchir cette limite ou cette frontière, de dissoudre l'idée de vivre en transit ou en mouvement constant, et de transformer ce voyage en un territoire continu. »

C'est plus clair ? Pas sûr. **J'essaie autrement.** Cela commence avec Santiago (magnifiquement interprété par Sergio Prina) qui traverse la frontière en Uruguay et essaye de comprendre comment y survivre avec rien sur lui. Plus tard le film suit les rencontres étranges (et les petites mésaventures) de Santiago, sa connexion étonnante avec un vendeur de fromages ambulants, un avocat et son associé, deux flics argentins, et pas de raton laveur. Sa rencontre lumineuse avec Rocio (Pilar Gamboa, qu'on avait vu dans le monumental La Flor), une sympathique caissière de station-service, laisse entrevoir la possibilité de repartir à zéro en Uruguay, entre amour, cinéphilie et jeux de mots (vous verrez bien !). Et je ne vous dévoile pas la fin.

Je résume : Un cabo suelto est un thriller politique paranoïaque, une romance, un documenteur et une comédie douce-amère. Il raconte l'histoire d'un homme qui franchit la frontière entre Uruguay et Argentine dans l'espoir d'effacer les traces de son passé. C'est un film sur la quête d'un nouveau destin, l'illusion d'être quelqu'un d'autre et, simultanément, la difficulté de réaliser cette utopie d'effacement des frontières. Cet entre-deux, plus encore que le besoin de changement lui-même, caractérise notre protagoniste... et le film.

Sinon, en 2025, Un Cabo Suelto a reçu un **Horizon Awards** au festival du Film de San Sebastian, et Sergio Prina et Pilar Gamboa (qu'on avait vu dans le monumental La Flor) ont reçu des **prix d'interprétation** au Cine Ceará - Ibero-american Film Festival de Fortaleza, Brésil.

La Fille Condor, ou comment trouver sa voix

par Nicolas Favelier

Présenté dans plusieurs festivals internationaux en 2025, *La Fille Condor* s'impose comme l'un des films les plus représentatifs du cinéma andin récent. Là où le **cinéma indigéniste bolivien** s'intéressait plutôt au collectif, le **cinéma bolivien contemporain** parle plutôt des individualités, s'intéresse à l'histoire des personnages, avec les oppositions classiques campagne/ville, pauvres/riches, jeunes/vieux, modernité/tradition. On pense bien sûr à *Utama*, réalisé par Alejandro Loayza Grisi et présenté aux Reflets en 2022. *La Fille Condor*, réalisé par Álvaro Olmos Torrico, explore les tensions intimes et culturelles d'une communauté **quechua** confrontée aux réalités du monde urbain et des décisions politiques venues "d'en haut" et d'ailleurs. Ceci dit, le film évite l'écueil du folklorisme parce qu'il se place au côté des personnages et non pas en surplomb.

Dès les premières images, la mise en scène affirme une ambition esthétique claire : les corps et les voix appartiennent à un territoire, celui des Andes boliviennes, qui ne servent pas de simple décor, mais de lieu protecteur, celui des ancêtres et de la communauté. Les plans larges, la lumière naturelle et la lenteur assumée du rythme composent un espace sensoriel où le temps semble flexible. L'approche contemplative est assumée, et selon la critique, rapproche le film d'un certain cinéma d'observation : le spectateur est invité à écouter les paroles autant que les silences.

La singularité de l'œuvre tient aussi à son ancrage linguistique et culturel. Tourné en quechua et en espagnol, le film donne à voir des pratiques et des savoirs rarement représentés à l'écran avec une telle précision. Ce souci d'authenticité n'est pas anodin : Olmos Torrico a réalisé plusieurs documentaires sur le monde andin et a consacré plusieurs années à la recherche et à l'immersion auprès de communautés locales. Cette démarche se ressent dans la justesse des gestes, la place accordée aux rituels et la manière dont la transmission intergénérationnelle est filmée.

En Bolivie, les doulas accompagnent les femmes pendant la grossesse et l'accouchement. Elles offrent un soutien émotionnel, physique, sans actes médicaux. Elles perpétuent les savoirs traditionnels andins, facilitent le dialogue avec le personnel de santé et défendent les droits des mères. Leur présence réduit l'anxiété et facilite les naissances.

Par ailleurs, le condor est messager entre ciel et terre. Il symbolise la protection, l'élévation et guidance. La doula, de son côté, accompagne la femme dans le passage

LA FILLE CONDOR
BOLIVIE, PÉROU, URUGUAY

Álvaro Olmos Torrico

1h49 - VOST - 2025

Avant-première

Lundi 30 mars 17h40



de la naissance, moment ténu entre deux mondes. Tous deux incarnent la médiation et le soin : le condor relie les plans spirituels comme la doula relie la mère et l'enfant.

Sur le plan thématique, le film s'articule autour d'un dilemme universel : comment trouver sa voie entre un héritage pesant et ses aspirations personnelles ? Plutôt que d'opposer frontalement tradition et modernité, le réalisateur choisit la nuance. La modernité n'est ni diabolisée ni idéalisée ; la tradition n'est ni figée ni sacralisée. Cette mise à distance constitue l'une des grandes forces du film. Elle permet d'éviter le piège de l'exotisme comme celui du discours militant simplificateur. Le récit progresse par touches sensibles, laissant émerger les contradictions intérieures des personnages sans les réduire à des symboles.

Le son joue un rôle déterminant. Les chants, les bruissements du vent, mais aussi les sons plus contemporains comme celui d'une radio ou les bruits de la ville participent de la dramaturgie. La voix devient un motif central : voix héritée, voix désirée, voix empêchée parfois. Clara, la jeune femme que nous suivons dans le film, porte cette thématique ; elle apprécie autant les chants des doulas que les chansons pop. Cette attention portée à l'écoute donne au film une tonalité méditative qui a séduit de nombreux jurys de festivals.

Les performances des actrices principales ont également été saluées pour leur retenue et leur intensité. Sans effets démonstratifs, elles incarnent des figures féminines complexes, prises dans des dynamiques sociales et affectives subtiles. Le film propose ainsi une réflexion sur l'émancipation comme un processus fragile, traversé de doutes et de fidélités.

La lenteur du film, surtout dans la première partie est loin d'être accidentelle. Il s'agit d'un choix esthétique cohérent : laisser au spectateur le temps de ressentir les tensions invisibles, d'observer les paysages, de s'imprégner d'un monde rarement montré.

La Fille Condor s'inscrit dans la lignée d'un cinéma humaniste et contemplatif, attaché à la complexité des identités culturelles. Par son regard attentif et sa sobriété formelle, le film montre une actualité du cinéma bolivien. Sans dévoiler ses ressorts narratifs, on peut dire qu'il propose avant tout une expérience : celle d'un déplacement sensible, géographique et intérieur, où chaque choix résonne comme une question ouverte plutôt qu'une réponse définitive.

UN LUGAR MÁS GRANDE

MEXIQUE, FRANCE

En présence du réalisateur Nicolás Défossé

Documentaire
1h55 - VOST - 2025

Avant-première

Lundi 30 mars 20h15

La fabrique du rêve

par François Mallet

Motivations

Dans la série documentaire «Paroles autochtones du Nord-Ouest mexicain» (2006-2007), Nicolás Défossé s'est consacré à mettre en lumière les luttes des peuples lésés par les mécanismes de l'État. En 2009, il réalisait **¡Viva México!**, un documentaire dans lequel il voyageait avec le sous-commandant Marcos, des villages zapatistes du sud-est du Mexique au nord des États-Unis pour donner la parole aux immigrés et aux sans-papiers. Ces voyages et rencontres lui ont permis de se rapprocher de diverses formes d'organisation communautaire, souvent méconnues et ignorées par l'État. Ainsi, l'*ejido* (propriété collective attribuée à un groupe de paysans) de Tila se trouve dans l'une des zones du Chiapas qui a le plus souffert de la violence des caciques, des paramilitaires et des groupes criminels organisés. En 2015, l'assemblée *ejidale* (organe où tous les membres de la communauté sont représentés) a décidé d'expulser l'équipe de la mairie et de relever le défi de l'autonomie. Pour rendre compte, Nicolás Défossé utilise le cinéma direct (ou cinéma vérité).

La vérité est dans la fabrication.

Le cinéma direct (Jean Rouch, Chris Marker, Jean Eustache, Alan Pennebaker) est une catégorie du cinéma documentaire caractérisée par l'absence d'inventivité formelle, privilégiant les caméras portatives et un son synchrone, un travail dénué d'effets visuels et sonores. Il possède néanmoins une dialectique propre incluant une relation entre filmeur et filmé propre à substituer l'échange à la saisie (cf. Caroline Zéau). Nicolás Défossé a filmé/travaillé pendant huit ans avec la communauté indigène *ch'ol* de Tila, pour dépeindre les dimensions quotidiennes, festives et spirituelles d'un processus d'organisation basé sur l'autogouvernance. Pour lui, l'essentiel est de construire une façon de voir qui oscille entre l'**observation** et la **participation**.

Grandeurs et misères de l'autonomie.

Comment éviter de devenir ce que l'on a renversé si l'on dispose des mêmes ressources pour le vaincre et pour se construire ? Les événements filmés témoignent des efforts de chaque habitant de Tila pour



remplir son rôle. Cet effort recèle une **motivation** qui dépasse l'acte et la personne elle-même. L'autogestion implique que chacun agisse librement sans manquer de respect et de considération envers les autres, qu'il n'y ait pas d'autorité au-dessus de celle qui invite à estimer son prochain uniquement pour son **bien-être**. Quoiqu'il en soit, les paysans résistent, avec espoir ou lassitude, mais toujours avec la certitude que personne d'autre ne se battra pour eux s'ils ne le font pas **eux-mêmes**. L'autonomie n'est ni un slogan ni un romantisme, mais une **lutte** pour exister avec dignité. Le gouvernement municipal fondait son administration sur sa propre **perpétuation**. La communauté de Tila s'appuie sur la **protection, la préservation** de la langue *ch'ol*, des coutumes, des biens matériels, la préservation de la terre et de ceux qui la travaillent, qui lui donnent vie et identité en l'habitant. Les assemblées montrent qu'il n'y a pas une seule voix, mais plusieurs, et que le véritable défi n'est pas seulement de résister, mais de **penser ensemble** tout en restant multiples. La fête et le jeu (la mise en éveil des sens) sont des actes de résistance, en plus d'être des **actes de soin** qui devraient aboutir à une préservation culturelle à Tila.

Bourdieu disait que l'État est « le monopole de la **violence** physique et symbolique légitime ». Le jeu, illustré par l'affrontement rituel entre taureaux et tigres lors de fêtes, intègre cette violence. Malgré tout, la question de la considération de l'autre et la gestion de la violence restent des problèmes épineux. L'intervention de **médiateurs** est le dernier recours pour résoudre les questions préjudiciables.

Des utopies ?

Comme le formule le critique mexicain Alonso Díaz de la Vega : « Le cinéma, par la force de l'imagination, est une utopie, un rêve, où l'impossible a sa place, et où l'innocence du spectateur signe un pacte de foi ». À Tila, le rêve s'est transformé en actions concrètes, imprégnées de bienveillance. En les **filmant**, Nicolás Défossé maintient ces idéaux en vie, et en les **rendant visibles**, il **prend soin de Tila** comme s'il s'agissait d'un des siens.

Bonus

<https://unlugarmasgrande.com/>

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/ejido-mexique>

<https://www.facebook.com/escuela.de.cine.documental.de.SCC/>

Et puis parfois, on gagne

par Myriam Oucherfi

NORITA

ARGENTINE

Jayson McNamara & Andrea Carbonatto Tortonese

Documentaire 1h28 - VOST - 2024

Présenté par Lilian Mathieu

et Moira Cristiá

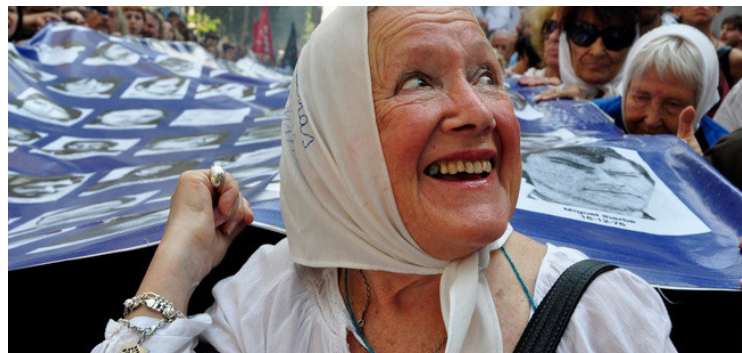
Inédit

Mardi 31 mars 18h

Dès les premières minutes du film, on remarque un motif récurrent, celui du fil de broderie. Les noms au générique semblent cousus sur l'écran, le nom du fils disparu cousu sur un foulard blanc. Loin d'être une coquetterie, il s'agit là d'un symbole fort, qu'ont voulu développer Andrea Carbonatto Tortonese et Jayson McNamara : celui du lien.

Tout d'abord, le lien entre une mère et son fils disparu, le point de départ de l'histoire de Nora Morales de Cortiñas. Née en 1930 à Buenos Aires, mariée à 19 ans et mère au foyer de deux enfants, bien installée dans la classe moyenne tout ce qu'il y a de plus conventionnelle, rien ne la prédestinait à devenir une figure de la lutte. Cette petite vie tranquille, reconstituée sous forme d'animation réalisée par Andrea Tortonese (ce qui permet de départager la vie intime de Norita de son engagement public, représenté par les images d'archives) est brutalement chamboulée lorsque son fils Gustavo se volatilise un jour d'avril 1977, sans explication, sans procès, sans recours. Cette technique, répandue parmi les dictatures d'Amérique Latine dans le cadre de l'opération Condor, est un traumatisme pour les familles. Mais parce que son lien avec lui est indéfectible, Norita part à la recherche de son fils, au tribunal, à l'hôpital, en prison, au cimetière...

Dans sa quête de vérité et de justice, Nora, va rencontrer d'autres mères et se découvrir un lien avec elles : toutes ont perdu un fils, une fille, un être cher. Alors elles décident de se soutenir mutuellement et de s'unir pour se donner de la force. C'est comme cela que Nora rejoint les Mères de la Place de Mai. Elles se retrouvent toutes les semaines sur la Plaza de Mayo, face au palais présidentiel, pour alerter l'opinion publique sur ces disparitions, les tortures et les meurtres qu'elle couvrait, et leur impunité. Comme la loi ne leur permet pas de se regrouper de manière statique à plus de trois, elles commencent à faire le tour de la place en se tenant le bras deux par deux, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme pour remonter le temps. Pour se reconnaître, elles portent un fichu blanc sur la tête, ressemblant à un lange de bébé, leur symbole. Les images d'archive montrent bien les risques encourus : les pressions de la police, la réprobation de leurs maris et de leur entourage (elle délaisse son fils vivant pour le mort), les surnoms de « folles de la place de Mai » ou de « mères de terroristes » dont on les a affublées pour les discréditer, et jusqu'à la « disparition » de certaines d'entre elles (dont trois fondatrices du mouvement : Azucena Villaflor, María Ponce de Bianco et Esther Ballestrino). Malgré tout leur groupe grandit, inclut les grand-mères, les pères, les frères et sœurs, les épouses, les enfants et petits-enfants de disparus, fait des émules dans tout le pays. Les liens sont de plus en plus nombreux. On rencontre plusieurs autres femmes ayant



fait partie du mouvement et témoignent en interview. Et puis la dictature tombe, le général Videla est arrêté et condamné mais la lutte ne cesse pas. Ces liens tissés au sein de ce groupe de femmes deviennent des liens entre toutes les femmes, et le combat contre la dictature argentine devient un combat pour les droits humains partout dans le monde. Nora prend conscience de la filiation entre la cause que défendaient les femmes de sa génération et celle que défendent les femmes d'aujourd'hui : celle de la lutte contre les violences qui leur sont faites et pour la légalisation de l'avortement. Dans des images de joie et d'allégresse, on la voit soutenir le mouvement « Ni Una Menos » en 2016 et le mouvement de la « vague verte » à partir de 2018. Ce dernier est un succès en Argentine où le droit à l'avortement est voté fin 2020.

Avec l'arrivée de Javier Milei, le combat est loin d'être terminé en Argentine. Nora Morales de Cortiñas s'est éteinte en 2024 à l'âge de 92 ans, mais son héritage courageux continuera d'inspirer, en Amérique Latine et ailleurs. Même si le documentaire aborde des sujets durs, il parvient à avoir l'effet apaisant d'un câlin qui apporte inspiration et espoir. Les deux coréalisateurs connaissaient Norita depuis plusieurs années et leur amour et leur respect pour elle et pour son travail transparaissent dans le film. Ce film lumineux fait avant tout le lien entre le passé et le présent, il montre qu'on peut changer, résister et parfois... gagner.

VANILLA

MEXIQUE

Mayra Herмосillo

1h38 - VOST - 2025

Avant-première

Mardi 31 mars 20h35

Soirée de clôture suivie d'un buffet !



Dans ma maison-havre

par François Mallet

Présenté aux Giornate degli Autori lors de la Mostra de Venise 2025, puis distingué à l'Adelaide Film Festival, **Vanilla** marque l'entrée remarquable de **Mayra Herмосillo** dans le long métrage. L'actrice et réalisatrice mexicaine livre un film d'inspiration autobiographique situé à la fin des années 1980, adoptant le point de vue d'une **fillette** de huit ans, **Roberta**, élevée dans une maison peuplée exclusivement de femmes. La vanille, saveur simple, presque banale en apparence, devient le symbole d'une douceur qui n'est pas naïveté, d'une simplicité qui recèle une profondeur insoupçonnée. Cette métaphore discrète le spectateur sous la gravité.

« Il y a beaucoup de bibelots dans la maison de Roberta, beaucoup de choses sur la commode, dans les tiroirs de la commode, dans les boîtes cachées dans les tiroirs. Il y a aussi beaucoup de monde dans la maison de Roberta », et **rien que des femmes** dont la mère, la grand-mère, l'arrière-grand-mère, une cousine, une tante, et Tachita, figure presque maternelle qui travaille pour la famille depuis des années, plus un perroquet qui jure ! Cette famille élargie tente de préserver son équilibre malgré des difficultés économiques croissantes et la menace de la perte du foyer. **Vanilla** se présente comme un **portrait impressionniste de l'enfance**, s'intéressant davantage aux petites anecdotes et aux détails du quotidien qu'aux grands rebondissements. De même, la solidarité féminine n'est pas érigée en manifeste ; elle se déploie dans la banalité du quotidien. Les scènes de cuisine, de repas, une danse improvisée ou des discussions nocturnes construisent progressivement une cartographie affective de cette **maison-havre**. L'impression qui se dégage est celle d'une **vitalité** débordante, d'un foyer vibrant de voix, de couleurs, de bienveillance et, surtout, d'expériences partagées.

Bien qu'Herмосillo adopte un registre plutôt intimiste, elle choisit de privilégier la création de moments mémorables avec ses **actrices**, issues de différentes générations et possédant des niveaux d'expérience variés, des débutantes aux actrices chevronnées. Le film est ainsi également une étude de personnages d'une grande tendresse, où chacune des sept femmes est esquissée avec finesse et profondeur. La réalisatrice consacre du temps à explorer les nombreuses complexités/excentricités et particularités qui définissent ces femmes.

Chaque **spectateur** trouvera sans doute une actrice qui se démarque, mais il est indéniable que l'interprétation vibrante et juste, voire désarmante, d'Aurora Dávila concoure à la réussite du film. Le spectateur aura en outre le sentiment d'avoir été accueilli quelque part.

La **critique** a salué une écriture délicate. Pour International Cinephile Society, **Vanilla** est « un film poignant et captivant qui établit Herмосillo comme l'une des voix les plus excitantes du cinéma mexicain contemporain », soulignant la façon dont la cinéaste marie avec justesse humour et gravité, sans jamais sacrifier l'émotion. Sur Micropsiacine, le blogueur Diego Lerer note que le film « ne perd jamais la légèreté, la chaleur et la gaieté qui définissent ses protagonistes », évoquant un cinéma généreux, loin de la violence ou de la noirceur sociale souvent associée aux films mexicains présents sur les circuits des festivals internationaux.

Dans un paysage cinématographique souvent dominé par des récits sombres ou des enjeux spectaculaires, le récit d'apprentissage et de sororité qu'est **Vanilla** se distingue par sa poésie et sa célébration de la simplicité, un retour aux choses qui comptent, aux êtres qui résistent ensemble, à l'amour, même quand il est imparfait. Oui la douceur peut être une forme de résistance.

Minutos Picantes

Interview de Voces Vivas

(propos recueillis par Claire Wilhelm)

Constanza Carlesi, chanteuse et poétesse, créatrice du projet, son guitariste, Dominique Mercier-Balaz, et sa danseuse, María Luisa Espinoza, nous présentent Voces Vivas, un projet qui nous parle d'exil, de deuil et de réconciliation.

Constanza, peux-tu nous parler de toi : tes origines, ton lien à celles-ci, ton parcours artistique ?

Je suis chilienne, comédienne, poétesse et tatoueuse. Mais mes origines sont un vrai mystère ! Je connais un peu celles européennes, mais rien sur celles autochtones. Elles sont alors devenues l'axe central motivant mes créations, pour faire justice, comme une sorte de réconciliation avec mes ancêtres inconnus. Concernant mon parcours, j'ai quitté le Chili en 2015 pour des études en littérature espagnole et latino-américaine. Puis arrivée en France en 2018, j'ai expérimenté la création en tant qu'artiste multidisciplinaire, en croisant les langages (poésie, théâtre, musique, arts visuels, etc.), les arts du spectacle étant pour moi un outil d'expression pour raconter, toujours d'un point de vue critique.

Voces Vivas, canciones para llorar, quels sont sa genèse, son ambition, son propos ?

C'est un projet musical imaginé depuis 2023, la musique étant un outil universel brisant la barrière des langues. Et comme j'adore chanter, j'ai voulu revisiter la vie et œuvre des chanteuses que j'admire en leur rendant hommage (hommage indispensable face à l'invisibilisation et sous-représentation des artistes femmes). J'ai donc créé un concert les mettant en valeur. Puis, des questions comme "pourquoisuis-je partie?" ou, "qu'est-ce que je ressens depuis mon départ?", m'ont fait expérimenter ce manque d'amour pour mon propre pays. J'ai alors voulu aborder le sujet de la migration. Enfin, je rêve d'un spectacle vivant où non seulement les arts se rencontrent de façon harmonieuse, mais aussi prennent vie, comme les émotions, les expériences de migration, la vie des femmes, et mes poèmes, et leur contexte d'écriture... Pour créer une expérience unique et surtout humaine pour le public.

Dominique, quel travail as-tu réalisé quand tu as rejoint ce projet ? Que voulais-tu lui apporter ?

Coni m'a présenté le projet comme étant un spectacle à part entière. J'ai bien compris qu'il ne s'agissait pas d'un simple tour de chant. Il me fallait trouver une cohésion entre la reprise des chansons et la création de la musique des poèmes. Pour interpréter ces standards, je devais me les approprier, non pas par un travail d'arrangement à la table, mais plutôt physiquement. Avec cette « mise en doigt » et la confrontation du trio, j'ai cherché une nouvelle naissance à ces morceaux. J'avais la liberté d'explorer mon propre vocabulaire guitaristique. J'ai alors pioché parmi des thèmes en réserve qui ne demandaient qu'à retrouver un sens pour accompagner les poèmes. Certaines compositions m'ont été directement inspirées de ce climat généré par mes deux acolytes. La guitare s'est faite voix, suggérant une palette de textures et de couleurs, ciment de cette harmonie.

María Luisa, quid des danses créées pour ce projet ? Tes inspirations, leur lien au projet ?

La chorégraphie tourne autour d'un seul élément : le foulard. Car c'est un élément qui a migré entre les danses sud-américaines : on le retrouve dans les cuecas chiliennes, les marineras, le tondero péruvien, ainsi que dans la zamba argentine, entre autres. Mais dans le spectacle, je me concentre sur sa fonction principale : celle d'essuyer nos larmes et notre sueur. Car le voyage de Voces Vivas est autour de la migration et des adieux, qui génèrent douleur, tristesse et colère. Dans ce contexte, quel meilleur élément pour l'accompagner qu'un mouchoir, avant de tout laisser sortir dans un tondero ?!

Interview de Marco Dias, de Duo Brésil

(propos recueillis par Claire Wilhelm)

On entend souvent des histoires de musicien.ne.s sans formation musicale académique, formés de manière autodidacte, jeunes, "dans la rue". J'ai cru comprendre que c'était ton histoire. Peux-tu nous la raconter ?

Je suis né à Salvador de Bahia, au Brésil. Mon intérêt pour la musique a commencé autour de l'âge de 7 ans. A l'époque, mon père jouait des percussions lors d'une fête religieuse qui avait lieu chez nous une fois par an, et ma mère écoutait beaucoup la radio Cultura da Bahia. C'est en écoutant cette radio à la maison, et en chantant dessus, que je me suis mis à la musique. Plus tard, vers 13 ans, j'ai commencé à jouer des percussions dans la rue avec des musiciens plus âgés qui jouaient de la samba. Et à 17 ans, j'ai voulu apprendre la guitare. Des amis m'en ont alors prêté une, et j'ai commencé à travailler quelques accords à la maison après l'école. J'ai ensuite très vite et très naturellement voulu participer au carnaval de Salvador, au même titre que tous les autres musiciens bahianais d'ailleurs. Donc finalement, c'est de cette école-là que je viens, de cette "Alma" carnavalesque de Bahia.

Pourquoi la France et y être resté ?

Alors que je jouais déjà de la musique au Brésil, une connaissance m'a proposé de l'accompagner en France, car il avait des plans sur la Côte d'Azur. Je suis donc parti en 1995 pour jouer dans des bars sur la plage. Puis à la fin de l'été, j'ai décidé de rester en France pour jouer. C'était un moyen pour moi de fuir les conditions de vie qui existaient alors au Brésil (et qui existent toujours d'ailleurs) : la violence dans la rue, les guerres de gangs, les répressions policières, etc.

Et après cette expérience ?

En arrivant à Lyon, j'ai fait partie d'un groupe de salsa, Sueño Latino, et de quelques groupes brésiliens. Puis, j'ai monté une formation de six musiciens à Saint-Etienne, Sambaê, qui a beaucoup tourné dans la Loire. A mon retour à Lyon, j'ai accompagné des musiciens comme Robério Feitosa ou César Allan, en intégrant leur formation respective, Forroberião et Cores Vivas. Puis, j'ai monté Duo Brésil avec Damilton Viana. Et je fais aussi partie de la roda de samba des Pent' à Gones depuis ses débuts, de nouveau avec César, mais également son fils, Tiago, la relève !

Ton expérience musicale la plus notable ?

Je me souviens particulièrement d'un concert auquel j'ai participé en 1998, à l'occasion de la coupe du monde de football en France. Car j'ai alors eu l'énorme plaisir de faire la première partie de Gilberto Gil à la basse, avec un trio qui s'appelait Via Brasil. A cette occasion, j'ai aussi joué avec tous ses musiciens sur scène, en attendant l'arrivée tardive de Gilberto ce jour-là : une expérience inoubliable !

Quelle musique brésilienne écoutes-tu et que souhaites-tu apporter avec ?

Comme je le disais, ce sont les musiques de Rio et Sao Paulo diffusées par radio Cultura da Bahia, et celles de Bahia, qui ont construit ma culture musicale. Aujourd'hui, j'aime encore écouter la musique bahianaise, comme celle de Luiz Caldas, ou les musiques percussives du carnaval de Salvador, comme Banda Olodum ou Banda Mel. Mais j'écoute aussi beaucoup les grands compositeurs brésiliens comme Djavan, Gilberto Gil, Caetano Veloso, ou encore Zé Ramalho. Ce sont un peu mes références musicales incontournables.

Et ce que je souhaite apporter au public en les jouant ? Joie de vivre et bonne humeur, tout simplement !

Quel répertoire pour les Reflets ?

Pour immerger le public dans le film aux si beaux décors amazoniens, du carimbó, à la fois musique festive et danse de séduction, tirant son nom du kurimbó (tambour creusé dans un tronc d'arbre), née sur la côte de la région de Pará au XVIIIe siècle, notamment autour de l'île de Marajó et de la ville de Belém, interdite à Belém en 1880 (pour ses influences de la culture "noire"), popularisé dans les années 70 par Pinduca, et depuis reconnue en 2014 comme patrimoine culturel immatériel du Brésil. Puis quelques surprises de grands artistes comme Gilberto Gil ou Djavan, parlant d'héritage et de transmission, pour introduire la thématique du film qui suivra !

Interview du trio Los Andes

(propos recueillis par Maria Luisa Espinoza)

Un territoire sonore sans frontières

Entre traditions, paysages et mémoires collectives, la musique andine dépasse les frontières de la Cordillère. Au travers de son répertoire, le trio Los Andes, composé des musiciens Percy Rojas, Esteban García et Santiago Becerra Málaga, introduira le film bolivien *La Fille Condor*, du réalisateur Álvaro Olmos, pour nous faire plonger en musique dans les mémoires de ces cultures andines.

Percy, peux-tu nous dire comment est né votre projet musical ?

Il est né dans les peñas andines, car c'est là que j'ai rencontré Santiago, et Esteban aussi, depuis des années, avec qui j'ai déjà joué dans d'autres groupes de musique. A travers nos instruments à vent, la guitare, et les paroles des chansons que nous interprétons, nous cherchons à créer un lien avec notre public, afin qu'il puisse comprendre la tradition et les histoires qui se cachent derrière chacune.

Santiago, tu es issu d'une famille marquée par la tradition musicale andine, comment intègres-tu cet héritage et cet apprentissage musical dans ta musique ?

Effectivement, j'ai été bercé non seulement par la musique que mon père jouait dans ces groupes, mais également, par la musique latino-américaine qu'on écoutait à la maison, surtout de la période des années 70-80. Dans ma famille, nous avons toujours joué et pratiqué ensemble les musiques latino-américaines, dans des fêtes et des concerts, entre autres. Car ce sont justement des musiques qui, à travers leurs rythmes et leurs paroles, rassemblent. Elles sont faites pour être partagées, et c'est aussi grâce à leur pouvoir fédérateur que ces musiques perdurent. Je suis ravi de retrouver cet aspect fraternel de la musique chez Percy et Esteban, qui vivent la musique de la même manière. Ainsi, plutôt que d'essayer d'apporter une touche personnelle avec ma guitare, je dirais que je préfère que ces vécus musicaux m'intègrent au décor, pour trouver une voix ensemble.

Esteban, compte tenu de tes origines franco-espagnoles, bien loin des Andes, donc, peux-tu nous dire comment est né ton attrait pour la musique andine ?

Mon attachement à la musique latino-américaine remonte à mon enfance, ma famille. Car certains avaient vécu en Amérique latine. Cette musique m'a donc accompagné à de nombreux moments de ma vie. Elle porte des mélodies pleines d'émotions, et une histoire souvent liée aux luttes sociales. Je garde aussi en mémoire une époque où la présence des artistes et des exilés chiliens en Europe faisait découvrir au public une musique engagée, porteuse de mémoire et de résistance. Cette période a contribué à nourrir mon regard sur l'Amérique latine, non seulement comme une culture musicale, mais aussi comme un espace d'espoir, de solidarité et de création. Au fil des années, elle est devenue bien plus qu'un simple attrait ou goût musical : elle est devenue une véritable part de mon identité culturelle.

Percy, que prévoyez-vous de jouer, pendant votre Minutos Picantes ?

J'ai choisi plusieurs morceaux, qui permettront tout un voyage à travers les Andes ! Tout d'abord, Ramis, un huayno péruvien inspiré du fleuve Ramis, interprété pendant la fête de Las Cruces à Huanacane. Ensuite, un Torotoro, un morceau beaucoup joué lors des carnivals dans les régions du centre du Pérou. Après, un tinku bolivien, chanson traditionnelle jouée pendant la saison des récoltes. Nous jouerons également une cacharpaya, un morceau qui marque la fin du carnaval. Finalement, nous jouerons un san juanito équatorien, une chanson joyeuse qui commémore l'apôtre Saint Jean. On va vous faire voyager !

Interview de Tito Sono

(propos recueillis par Maria Luisa Espinoza)

Depuis quelques mois, la scène musicale lyonnaise est envahie par les valse, boléros et cumbias portés par l'artiste péruvien-canadien Tito Sono récemment arrivé dans la métropole, qui nous présentera « à tue-tête » un répertoire issu des bas-fonds de la culture populaire latino-américaine, des peñas et des jaranas criollas mettant à l'honneur les histoires de trahisons et d'amours impossibles et inébranlables.

Tu as commencé à faire de la musique en famille. Aujourd'hui, dans ta carrière solo, quelle place occupe encore cet héritage musical dans ton processus de création ?

J'ai commencé la musique en famille, c'était toujours une ambiance festive, ça m'a permis d'apprécier la musique et le fait que le travail était finalement plaisant. Donc c'est plus qu'une passion, aujourd'hui ça me permet d'avoir encore envie de jouer. Grâce à toutes ces soirées où tout le monde se réunissait pour chanter, j'ai eu le goût de le refaire et de continuer à chercher là-dedans, dans le rassemblement avec les gens.

Aujourd'hui, quelles sont tes recherches artistiques et quels territoires musicaux souhaites-tu encore découvrir ou approfondir ?

Mes recherches artistiques sont axées sur la musique du Pérou parce que j'ai grandi avec ça et aujourd'hui, l'idée c'est de continuer à rechercher dans ce style pour approfondir le son. Je joue depuis quelques années avec un groupe du Maghreb composé de chanteurs algériens, Labess. Ce groupe a piqué ma curiosité sur la musique nord-africaine, j'y retrouve plein de similarités avec les rythmes et chants d'Amérique latine. J'y trouve un intérêt de recherche.

En tant qu'artiste d'origine péruvienne évoluant en France, comment ton identité culturelle nourrit-elle ta création ?

Je pense qu'entre le Pérou et la France, il y a des points qui sont très familiers. Par exemple, la valse est un style de musique commun. En étant ici en France, je souhaite découvrir la poésie de la chanson française. Une chanson très connue d'Edith Piaf (*La Foule*) a été inspirée par une valse populaire péruvienne (*Amor de mis amores*). Je sens qu'il y a un pont intéressant à faire entre la valse d'Amérique latine, la valse d'Europe et la poésie.

Qu'est-ce qui te touche particulièrement dans la musique péruvienne ?

Je pense que je l'ai dit un peu dans l'autre réponse, ce qui me touche particulièrement dans la musique péruvienne c'est justement cet esprit de valse où on rencontre le cajon, la guitare, les chants et les harmonies. Comme mentionné au début, j'ai appris en famille, lors d'événements familiaux où les gens peuvent se rejoindre pour chanter de la poésie, c'est ce qui nous relie au travers de la musique.

Quels films latino-américains, en relation avec le cinéma, te touchent le plus par leur bande-son, et de quelle manière ces musiques résonnent-elles avec ton propre univers musical ?

Il y a un film qui m'a marqué quand j'étais enfant qui s'appelle *Así es mi tierra* (Mexique, 1937), interprété par Mario Moreno « Cantinflas », un incontournable du cinéma latino-américain. Et le pont que je voulais faire, c'est qu'il y avait beaucoup de chanteurs et chanteuses mexicains qui venaient à la maison. Ils chantaient souvent les rancheras et toutes ces chansons-là qui, quand on est à l'extérieur du pays, nous ramènent un peu directement au voyage. Et voilà, dans ce film il y a beaucoup de musique, une histoire dans un village dont la musique habille beaucoup de scènes, c'est vraiment l'humeur musicale qui m'avait fait voyager, et en même temps on rigole bien.

Que pourra découvrir le public lors de ton Minutos Picantes ? Y a-t-il des moments ou des surprises que tu aimerais partager ?

Vous allez découvrir un guitariste chanteur qui va s'accorder avec sa voix, ses cordes et des surprises, ce sera juste la spontanéité du moment, pouvoir connecter avec les gens qui sont là et chanter avec le cœur, toujours avec le cœur.

Interview de Nicolas

Gornouvel

(propos recueillis par Maria Luisa Espinoza)

À l'occasion de l'ouverture des Reflets, la classe de guitare classique de l'École Nationale de Musique, Danse et Art Dramatique de Villeurbanne (ENM), dirigée par le professeur et guitariste classique Nicolas Gornouvel, les élèves Adèle Delantier et Yoris Ruthman interpréteront un répertoire de guitare classique espagnole dans une ambiance intime, avant la projection du film *Una Quinta Portuguesa*, un drame hispano-portugais écrit et réalisé par la réalisatrice Avelina Prat. Un dialogue sensible entre musique et cinéma, où la guitare invite le public à entrer dans l'atmosphère du festival. Le professeur Nicolas Gornouvel nous en dit plus :



Que représente, pour vous et vos étudiant.e.s, le fait de participer à cette ouverture ?

C'est un moment de partage, un moment de rencontre avec un autre public.

Le programme réunit des œuvres emblématiques du répertoire espagnol, avec des pièces de Joaquín Rodrigo, Isaac Albéniz et Enrique Granados. Qu'est-ce qui a guidé votre choix vers ces pièces ?

Nous avons beaucoup de répertoire espagnol dans notre discipline et la chance a voulu que Adèle et Joris soient tous les deux justement en train de terminer ces 3 pièces. Donc, je me suis tout naturellement tourné vers eux pour leur proposer de participer en les interprétant.

Quelle place occupe aujourd'hui ce répertoire dans votre enseignement et dans la formation de jeunes guitaristes ?

L'Espagne nous a apporté énormément, que ce soit sur le plan du répertoire pédagogique que sur celui pour la scène, mais elle nous a également fourni de grands maîtres, de Gaspar Sanz à Emilio Pujol, en passant par Fernando Sor ou Francisco Tárrega, sans oublier des interprètes formidables comme Andrés Segovia ou Pepe Romero. Il n'est pas envisageable d'aborder notre discipline sans tenir compte de ce riche héritage.

Comment avez-vous accompagné Adèle et Yoris dans la préparation de ce programme ?

Accompagner des élèves dans leur préparation à la scène est quelque chose de délicat et en même temps passionnant. Cela reste une période où les doutes peuvent s'installer et il faut donc rassurer si besoin, chaque élève réagissant différemment face à ce type d'événements. Je veille donc à ce qu'ils soient très au clair avec leurs intentions musicales et en fonction de leurs choix nous mettons en place le travail technique afin que la réalisation instrumentale soit bien le reflet de leur volonté et des émotions qu'ils souhaitent véhiculer. Notre instrument est très exigeant, et sa maîtrise demande beaucoup d'investissement et de patience.

Qu'apportent les espaces de rencontre et de pratique artistique, tel que celui offert par les Reflets, aux étudiant.e.s de l'ENM et à leur formation artistique ?

Confronter les esthétiques, les formes artistiques, c'est primordial. Solliciter un public qui ne nous est pas destiné au départ est un beau défi. Dans notre envie d'être des vecteurs de culture, nous sommes toujours à l'ENM dans la recherche de lieux de valorisation insolites ou disons inhabituels. Car il est nécessaire pour nous de sortir notre musique des salles de cours. C'est une manière de faire rayonner l'établissement, mais c'est également une bonne occasion de valoriser le travail de nos élèves, et qui sait, cela pourrait susciter des vocations.

Interview de Mario

Álvarez Vázquez

(propos recueillis par Isabelle Colliat)

Afin de mieux connaître le jeune photographe cubain qui expose ses photographies dans le cadre des 42èmes Reflets au KoToPo, nous lui avons posé quelques questions...



Est-ce que tu peux te présenter et présenter la vallée dans laquelle tu vis à Cuba ?

Je m'appelle Mario Sergio Vázquez, je suis cubain, de la région de Pinar el Río. Je suis guajiro, paysan, de la vallée de Viñales. Je partage mon temps entre le travail de la terre, la culture du tabac, très traditionnelle dans notre région, et je travaille aussi à la protection et aux bonnes pratiques durables pour le Parc National de Viñales. Et enfin, je suis guide local pour des excursions à cheval.

Ma vallée a été déclarée Patrimoine de l'Humanité en 1999. Ses « mogotes » - buttes calcaires - et la végétation qui pousse seulement sur ces roches, en font un lieu unique, authentique et tranquille. La nature a donné toute sa beauté à cette vallée, notamment la lumière naturelle qui illumine les collines, les oiseaux et les plantes endémiques, les grottes et leurs rivières souterraines. On y trouve des couleurs incroyables !

Viñales est aussi très connue pour la culture d'un tabac d'une excellente qualité grâce aux sols très fertiles de la région.

Comment est née ta passion pour la photographie ?

Ma passion pour la photo a débuté à une période difficile de ma vie, j'avais besoin d'une motivation, de remplir les espaces vides, de sortir des problèmes quotidiens que peut rencontrer tout être humain. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que les clichés que je prenais avec mon téléphone, comme n'importe qui, devenaient importants pour moi ; j'ai réalisé que j'en avais besoin et j'ai commencé à avoir un autre regard.

J'ai commencé à percevoir ces détails qui « parlent », les couleurs, les lumières et l'idée de pouvoir capturer un moment, une image, de manière irréversible me semblait étonnant. J'ai été véritablement attrapé par cette envie de communiquer ce que je ressentais, réussir à faire la photo, celle qui me rend serein.

Quels sont tes envies, tes projets pour le futur ?

J'aimerais rencontrer des personnes qui partagent cette passion et avec qui je pourrais apprendre car je suis vraiment un amateur. Il me manque beaucoup de connaissances techniques comme savoir utiliser un appareil photo mais aussi améliorer la qualité. Pour l'instant, toutes les photos que je montre ont été prises avec mon téléphone portable.

J'ai des projets bien sûr. Je souhaiterais faire des séries de photos qui reflèteraient non seulement la beauté d'un lieu ou d'une personne, mais qui traiteraient aussi de leur réalité, à laquelle tout un chacun pourrait s'identifier.

Montrer mon environnement, partager ma passion, provoquer des sensations chez les autres... réaliser cette exposition - dont j'ai encore du mal à croire qu'elle existe. Tout cela est une formidable et très belle opportunité pour moi.

Je vous en suis très reconnaissant.

Mario Álvarez Vázquez - Cuba / Valle de Vinales - Mars 2026

Exposition du 3 mars au 7 avril 2026 - de 18h à 23h - du lundi au vendredi.

Au KoToPo - 14, rue René Leynaud - 69001 Lyon

Vendredi 3 avril 20h30

Toï Toï le Zinc – Villeurbanne

Interview de James Stewart

(propos recueillis par Claire Wilhelm et Maria Luisa Espinoza)

James Stewart nous fera l'honneur de sa présence le 3 avril au Toï Toï ! DJ, producteur, musicien, conférencier et homme de radio, il est aujourd'hui la référence incontournable des musiques de ce que le sociologue et historien anglo-jamaïcain Paul Gilroy appelle : "L'Atlantique Noir". Après avoir parcouru de nombreux festivals, et programmé tant de soirées **Black Atlantic Club** depuis 12 ans dans les lieux les plus emblématiques de Lyon et en région, il partagera au **Toï Toï** ses plus belles pépites afro-atlantiques !

D'où vient ton intérêt pour les musiques transatlantiques ?

Vers 12-13 ans, j'ai passé 15 jours de vacances chez mes grands-parents irlandais, dans la banlieue sud de Dublin. J'avais oublié les K7 de mon walkman et ma grand-mère m'a filé «Modern sounds in Country & Western Music», l'album qui a rendu Ray Charles culte à sa sortie en 1962. Je me revois l'écouter toute la nuit, bouleversé, et surtout fasciné par ses blues. Ma culture musicale s'est construite à partir de cet «événement», et des blues du delta. Puis j'ai rapidement découvert le jazz, qui m'a ouvert toutes les autres portes vers cet espace culturel et politique transatlantique.

À quoi fait référence le concept d'Atlantique Noir ?

On doit ce concept génial, qui a révolutionné les «cultural studies», à Paul Gilroy, qui a publié «L'Atlantique Noir : Modernité et double conscience» en 1993. Dans ce livre, il repense l'espace transatlantique (issu de la Traite) comme un «chronotope» : un espace géographique dont le récit politique, culturel, poétique s'est construit à partir d'un système de circulations (des idées, de la musique, des livres, des poèmes, des hommes et des femmes, etc.), qui lui est propre, et connecté à ce qu'il appelle «l'événement fondateur», que fut l'esclavage. J'ai travaillé à l'université sur la Rumba congolaise et la poésie soul-politique de Gil Scott-Heron. Puis, grâce et avec le travail de Gilroy, j'ai élargi mes recherches aux musiques issues de cet Atlantique Noir pour voir ce qu'elles racontaient à propos des histoires des peuples qui l'habitent.

Au cours de tes explorations, quels genres musicaux ont attiré ton attention ?

La liste, si elle devait être exhaustive, serait trop longue. Mais j'ai une affection particulière pour le highlife ghanéen des années 70, à la fois très rythmé, rapide, et plein de mélancolie et de blues. Il raconte la vie de tous les jours : les histoires d'amour alambiquées, les problèmes de boulot, le deuil, etc. C'est une musique issue de la rencontre entre les musiques religieuses importées par les colons anglais dans les années 30 et le jazz (son instrumentarium et ses harmonies), le tout mélangé à la mélancolie et le blues de la musique «Palmwine» (musique populaire trimballée par les pêcheurs sur la côte ouest-africaine du Cameroun jusqu'au Sierra Leone depuis le début du XXe s).

Quels artistes peu connus, insolites ou surprenants, sont incontournables à tes yeux ?

En highlife ghanéen, je dirais Okukuseku International Band of Ghana. Parmi les artistes insolites ou surprenants, je citerais le musicien, poète et diplomate camerounais Francis Bebey. Les martiniquais Max Cilla et Eugène Mona (si lumineux et pourtant si méconnus). Osita Osadebe et King Sunny Ade pour le Nigeria. La chanteuse féministe engagée dans le mouvement d'indépendance angolais Belita Palma. Jorge Ben pour le Brésil. L'immense Thomas Mapfumo pour le Zimbabwe. Dollar Brand, Dudu Pukwana et Myriam Makeba pour l'Afrique du Sud. Le Super Djata Band du Mali. Franco Luambo Makiadi pour la RDC. Brother Resistance pour Trinidad. By su rumba palenquera pour la Colombie... et tellement d'autres !

Noche Latina x Black Atlantic Club

As-tu une anecdote marquante à partager ?

Pendant un DJ set sur une plage de Fidjrossé au Bénin, en 2009, je disais à un pote béninois, tout en jouant un morceau de King Sunny Ade chanté en yoruba, que cette langue ne me semblait pas étrangère, ayant l'impression de l'avoir peut-être parlé dans une vie antérieure. Il m'a alors répondu : «Mais tu sais, James, c'est peut-être dans une vie future que tu es yoruba». J'ai adoré ce moment...

Et une rencontre artistique ?

Une interview-conférence que j'ai réalisée en 2012 avec Manu Dibango en live, sur la scène de Cybèle, pour Jazz à Vienne. C'était un moment magique avec un musicien et un homme génial, qui avait débarqué dans une famille française de la Creuse à la fin des années 50, avant de devenir un monument international de la musique africaine et un représentant de ces circulations transatlantiques. Cette interview est dispo sous forme d'émission radio dans mes archives Soundcloud.

Des surprises pour la Noche Latina ?

Rebita et semba angolais, salsa new yorkaise, soukous congolais, fusions salsa-m'balax sénégalaises, chimurenga zimbabwéen et évidemment quelques perles du highlife ghanéen.



James Stewart



Duo Paula & Rui



Deixa Gingar

Interview de Deixa Gingar

(propos recueillis par Maria Luisa Espinoza)

Deixa Gingar, formé par Paula Mirhan, Richard Posselt, Quentin Nedelcu, Bruno Bassan et Louise de Valence, fêtera la sortie son nouvel EP, Il reste un peu de jour,

Comment est née l'aventure et quelle était votre vision musicale initiale ?

L'idée a émergé d'une envie artistique forte : explorer et transmettre musicalement la profondeur de la joie. Partager la joie comme un acte de résistance, à travers une musique autant à écouter qu'à danser, et plus particulièrement autour de la musique brésilienne. Le groupe a commencé volontairement en duo avec le percussionniste Bruno Bassan pour créer une base solide, puis s'est formé en quintet avec la chanteuse brésilienne Paula Mirhan, l'accordéoniste Richard Posselt, et la chanteuse/percussionniste/cavaquiniste Louise de Valence. L'esthétique défendue est une musique de compositions, franco-brésilienne, inspirée par la personnalité des cinq musiciens - auteurs et compositeurs - soutenue par les différents rythmes existants dans la musique brésilienne : de la samba au forró, en passant par les rythmes afro-brésiliens, la bossa nova, le frevo, la ciranda ou encore le funk carioca.

Votre musique traverse plusieurs genres emblématiques du Brésil, quel est votre attrait dans cette richesse musicale, et comment la faites-vous dialoguer dans votre répertoire ?

Ce qui nous attire c'est l'énergie incroyable, et différentes de chacun de ces styles. Comment ils résonnent avec chacun des musiciens, avec chaque personnalité qui compose Deixa Gingar. Mais aussi, ce que l'on peut raconter et transmettre en termes d'émotions selon le rythme joué. Notre souhait est de faire bouger les corps de tout le monde, brésiliens, français, quelles que soient les nationalités, que l'on soit connaisseurs des rythmes et des danses brésiliennes, ou non ! De pouvoir chanter et danser ensemble, et de créer ensemble un moment de joie intense, avec toute la profondeur de ce que la joie a à nous offrir. Notre manière de faire dialoguer cela est d'enchaîner chaque fois quelques morceaux à la suite dans un même rythme - ou une même famille de rythmes. L'objectif est de laisser le temps au spectateur de «savourer», de s'imprégner et d'entrer vraiment dans chaque rythme et la diversité des émotions qu'il peut transmettre.

Comment trouver cet équilibre entre tradition et création ?

Nous espérons trouver cet équilibre en étant nous-mêmes ! Nous sommes tous les cinq des musiciens profondément respectueux des traditions, des racines, et ayant étudié et joué de nombreuses années les styles musicaux que l'on joue dans ce répertoire. Mais nous vivons aussi en France, ancrés dans le monde d'aujourd'hui, avec tout ce que cela implique émotionnellement, et comme histoires personnelles. C'est tout cela que l'on souhaite transmettre dans Deixa Gingar. Et cela est renforcé en écrivant des paroles autant en portugais qu'en français.

Quelles surprises pour votre release party ?

Pour commencer nous allons évidemment jouer les cinq compositions de l'EP en version live. Mais nous jouerons aussi pour la première fois, certains nouveaux arrangements et nouvelles compositions du futur répertoire que nous préparons pour 2027 ! Ces morceaux seront pour certains les bases de notre prochain album, auquel nous commençons déjà à réfléchir. On aura également l'immense plaisir de partager sur scène un nouveau morceau, composé par le duo de notre chanteuse Paula Mirhan, avec son compagnon contrebassiste, Rui Barossi. Nous le jouerons à six, sur scène, pour la première fois ! Cela fera le pont entre le duo Paula Mirhan - Rui Barossi, et Deixa Gingar. Et l'occasion d'acheter en exclusivité le nouvel album EP, puisqu'il ne sera pour l'instant vendu qu'à cette occasion-là !

Qu'aimeriez-vous transmettre au public pour qu'il vienne partager ce moment avec vous ?

Nous attendons un grand moment de joie, de danse, et de partage, avec les personnes qui nous suivent depuis un moment, mais aussi toutes les nouvelles personnes qui viendront découvrir Deixa Gingar ! On n'espère qu'une chose, ensemble, oser : «Deixa Gingar» ! Et pour ressentir ce que cela veut dire : rendez-vous sur les plateformes d'écoute pour savourer notre premier single : "Deixa Gingar", avant de se retrouver le 3 avril au Toi-Toï pour chanter et danser ensemble !

Interview de Paula & Rui

(propos recueillis par Claire Wilhelm)

Le duo brésilien de Paula Mirhan (voix-percussions) et Rui Barossi (basse-contrebasse) présentera leur album remarqué BLEU !

Comment la musique est-elle rentrée dans votre vie ?

Paula - Grâce à mes sœurs et ma mère, à travers le chant. On chantait ensemble pour passer le temps. Puis j'ai participé à des festivals de musique, enregistré mon premier CD à 13 ans et reçu mon premier cachet à 16 ans. La musique fait donc partie de ma vie depuis toujours et j'ai grandi émotionnellement et professionnellement à travers elle. Rui - La musique est entrée dans ma vie très tôt, grâce à un trio d'amis inséparables depuis l'âge de 4 ans. On a formé un groupe (même sans savoir jouer) à 6 ans, et ce groupe s'est finalement concrétisé quand, à 11 ans, on a commencé à apprendre nos instruments. Depuis lors, la musique est une partie très importante de ma vie sociale et affective, et plus tard, professionnelle.

Pourquoi la France ?

Paula & Rui - Parce qu'on voulait vivre dans un autre pays, apprendre une langue et vivre une expérience culturelle différente. À l'époque, Bolsonaro était au pouvoir, cela nous a poussés à quitter notre pays et à concrétiser ce projet. L'idée était de rester un an, pour rencontrer des gens et jouer, mais la réalité a été différente, plus douloureuse. A São Paulo, notre vie était confortable, notre réseau professionnel bien établi, et nous participions à des projets musicaux variés et intéressants. À notre arrivée, on est reparti de zéro. Au bout d'un an, on a donc compris qu'on devait rester, car en un an nous avons lancé plusieurs projets artistiques qui avaient besoin de temps pour se développer. Et nous voilà ! En quatre ans, on a finalement enregistré trois albums, dont un ensemble !

D'où vient votre telle complicité ?

Paula - Nous sommes un couple et nos treize années de vie commune nous ont offerts une grande complicité. J'ai rencontré Rui à l'université, mais on a commencé à travailler ensemble quelques années plus tard, dans ma compagnie de théâtre à São Paulo. J'admire beaucoup Rui en tant qu'artiste : ses goûts esthétiques, sa manière de jouer et de penser la musique, la composition, ainsi que la facilité avec laquelle il accueille mes propositions, en me laissant une grande liberté pour créer. Ce respect est très important et il se reflète dans la manière dont nous faisons de la musique ensemble. Rui - Il existe une grande fluidité dans notre rencontre, aussi bien musicale que personnelle, qui transparaît sur scène, ainsi que dans la musique que nous créons. L'admiration est mutuelle et je pense qu'elle est en grande partie le fruit de cette relation à double sens que nous avons construite dans notre façon de faire de la musique. Les propositions sont acceptées et développées très rapidement. Sur scène, de la même manière, on se soutient et on joue avec l'autre de façon très fluide et vivante.

D'où vient le choix de votre répertoire ?

Paula - Du fait d'être immigrés, loin de notre pays, on a besoin de montrer nos racines, et l'esthétique musicale qui nous intéresse. Depuis notre arrivée en France, face à de nombreuses images clichés représentant le Brésil, on s'est demandé quel Brésil on voulait représenter. Notre choix a été d'aller en profondeur pour faire émerger la complexité d'un pays de la taille et de la richesse culturelle du Brésil. On a aussi compris qu'on était lié à une esthétique musicale urbaine, actuelle, et moins traditionnelle. Rui - D'un point de vue plus technique, le choix vient aussi de la décision de former un duo voix/percussion et basse/contrebasse, choix très déterminant pour choisir un morceau, une tonalité, etc. Car il existe plusieurs questions techniques, qui selon nous, facilitent ou compliquent notre capacité à réaliser de bons arrangements (capables de résonner auprès du public), liées à la composition elle-même. Ainsi, parmi le répertoire que nous choisissons, le choix final est guidé par ces aspects compositionnels.

Quelle suite pour le duo ?

Paula - Un nouvel album, avec des chansons spécialement composées pour ce projet, et des morceaux écrits par des artistes de notre génération, que ce soit en France, au Brésil ou ailleurs. Car il nous est important de montrer que la musique brésilienne (et la musique en général) est toujours bien vivante. Rui - On a déjà enregistré et sorti deux singles, dont les arrangements nous satisfont. Et bientôt un troisième !



AGENDA CULTUREL



Avant les Reflets

Exposition photo

Guajiro soy! De Mario Álvarez Vázquez - Du 3 mars au 7 avril

Mario Álvarez Vázquez, guajiro" (paysan) cubain, de la vallée de Viñales, fasciné par la photographie et ce qu'elle provoque de réactions, entreprend de capter son quotidien et ce qui l'entoure : travailleurs de la terre et somptueux paysages. Avec naturel, finesse et tendresse, il saisit les visages burinés, les corps émaciés et la splendeur des panoramas.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud, Lyon 1

Pendant les Reflets

Des Minutos picantes au cinéma le Zola

Atelier de guitare classique de l'Ecole Nationale de Musique de Villeurbanne - Mercredi 25 mars, à 20h10

Pour l'ouverture, la classe de guitare classique dirigée par Nicolas Gornouvel présentera un répertoire exigeant reflétant ce que l'Espagne a apporté de plus beau à la guitare classique espagnole, de Rodrigo à Granados, en passant par Mathias Duplessy.

Voces Vivas, canciones para llorar - Jeudi 26 mars, à 20h10

Pour faire écho aux actualités politiques du pays, la double séance chilienne du festival débutera par un hommage à **Violeta Parra**, entre danse, poésie et musique, pour rappeler que la lutte contre les oppressions ne doit jamais cesser.

Duo Brésil - Vendredi 27 mars, à 18h10

Pour introduire Les voyages de Tereza, tourné en terres amazoniennes, Duo Brésil nous emmènera dans l'État de Pará au Nord-Est du Brésil, là où l'Amazonie plonge dans l'océan, pour un bel hommage à la mémoire de nos ancêtres.

Los Andes - Lundi 30 mars, à 17h30

Avant d'arriver en terres quechua avec La fille condor, le trio nous invite à un véritable voyage à travers les rythmes traditionnels des hauts plateaux andins, pour une traversée de l'Équateur jusqu'au Chili, passant par le Pérou et la Bolivie.

Tito Sono - Mardi 31 mars, à 20h25

Avant Vanilla, Tito Sono présentera un répertoire écarter de la tradition orale et de la bohème latino-américaine dans toute sa diversité : valse mélancoliques, boléros festifs, cumbias psychédélics... pour clore en joyeuse fiesta le festival !

Une soirée de concerts

La Noche Latina - Reflets x Black Atlantic Club x Deixa Gingar release party x Bleu - Vendredi 3 avril, à 20h30

La Noche Latina revient au Toï Toï : pour célébrer les rythmes afro-latins et afro-brésiliens, qui nous feront danser toute la soirée ! Une soirée sous le signe de la vie, de la joie, de la danse et de la musique, pour fêter la sortie de l'EP de Deixa Gingar, Il reste un peu de jour, présenter l'album Bleu du duo de Paula Mirhan & Rui Barossi, et offrir à James Stewart l'opportunité d'un bouillonnant set transatlantique, des rythmes afro-colombiens aux sambas de Bahia, en passant par quelques salsas new yorkaises.

Toï Toï Le Zinc - 17-19 rue Marcel Dutartre, Villeurbanne

En dehors des Reflets

Des concerts

Juntos e misturados – Samedi 4 avril, à 18h30

La rencontre entre les musiciens de Jiripoca Band (connu pour ses samba-funk, samba-rock, cha-cha-cha et autres rythmes dansants des Amériques), les musiciens de l'Harmonie de Trévoux et les élèves de son école de musique, avec Paula Mirhan pour les accompagner !

Le Galet Reyrieux – rue du Collège, Reyrieux

Roda des Pent'à Gones – Samedi 4 avril, à 20h30

Un plongeon dans la tradition du samba, tel qu'on le joue à Rio depuis près d'un siècle ! Un RDV mensuel, chargé d'énergies, invitant à se relâcher sur le rythme de mélodies enivrantes. La suivante sera le 2 mai !

La Fabuleuse Cantine – 107 rue de Marseille, Lyon 7

Luz Casal – Jeudi 9 avril, à 20h

Originaire de Galice, Luz Casal propose un tour du monde pour rendre hommage à la scène vocale mondiale féminine : de Mercedes Sosa à Dalida.

Auditorium de Lyon – 149 Rue Garibaldi, Lyon 3

Marcel Bottaro European Quartet – Samedi 11 avril, à 20h30

Un voyage musical mêlant toute l'expérience que Marcel Bottaro a acquise au Brésil et en Amérique du Sud à de nouvelles influences culturelles et artistiques venues d'Europe.

Hot Club de Lyon – 26 rue Lanterne, Lyon 1

Concert de Tiago Allan – Samedi 11 avril, à 19h30

Tiago Allan invite à un set de musique brésilienne, sur les rythmes chaleureux de MPB (musique populaire brésilienne), pagode et forró, pour "uma festa brasileira muito bom!"

Batida Café – 59 boulevard des Brotteaux, Lyon 6

Jam' Brasil – Mardi 14 avril, à 19h30

Tiago Allan, accompagné de Valentin Bayer ou Julien Droz, vous invite à les accompagner pour célébrer une soirée de samba, bossa nova, forró et MBP, aux couleurs du Brésil ! Un RDV mensuel, que l'on retrouvera aussi le 12 mai...

Les souris dansent – 2 rue Jeanne-Marie Celu, Lyon 4

Pixvae – Mercredi 15 avril, à 21h

Pendant le festival RÉCIF, Pixvae fêtera la sortie de son nouvel album « De lado a lado », qui renforce son empreinte franco-colombienne, toujours dans une exploration des musiques néo-traditionnelles, ce nouvel album entremêlant rythmes afro-colombiens et rock noise.

Marché Gare – 4-6 place Hubert Mounier, Lyon 2

La Fabulosa Descarga de La Machaca – Jeudi 16 avril, à 19h

Pour une explosion de grands classiques de la salsa, jusqu'au bout de la nuit, dans laquelle musiciens et passionnés jouent et dansent à l'unisson.

La Fabuleuse Cantine – 107 rue de Marseille, Lyon 7

Voces Vivas, canciones para llorar – Vendredi 17 avril, à 20h

Une occasion de parcourir avec ce trio l'hommage aux femmes artistes que ce projet met à l'honneur : pour une traversée des peines liées à l'exil et au départ, jusqu'à la réconciliation, avec soi et le monde.

La boulangerie du Prado – 69 rue Sébastien Gryphe, Lyon 7

Concert de Emé – Vendredi 17 avril, à 19h

Emé partagera ses meilleurs sons brésiliens, de bossa nova, samba et forró.

Batida Café – 59 boulevard des Brotteaux, Lyon 6

Sergio Laguado – Dimanche 19 avril, à 17h

Sergio proposera une palette de rythmes populaires et de compositeurs latino-américains, de Barrios Mangoré, à Astor Piazzolla, en passant par Antonio Lauro.

Chapelle du Domaine Lyon Saint-Joseph – 38 allée Jean Paul II, Sainte-Foy-lès-Lyon

Quinteto Libertad ! – Samedi 25 avril, à 20h30

À la croisée du tango, du rock, du jazz et de la musique savante occidentale, le Quinteto Libertad revisite le répertoire d'Astor Piazzolla, pour une invitation au voyage moderne et vibrant aux confins du Nuevo Tango.

Hot Club de Lyon – 26 rue Lanterne, Lyon 1

Peña de musique andine – Mercredi 29 avril, à 20h

L'atelier de musique andine de l'ENM de Villeurbanne, dirigé par Julie Lewandowski, vous invite à un voyage sur les hauts-plateaux andins, pour découvrir leurs rythmes traditionnels : huyanos, zambas, chacareras, pour ne citer qu'eux ! Un RDV mensuel !

Le Rita-Plage – 68 cour Tolstoï, Villeurbanne

Jam Brésil avec Marcel Bottaro – Mercredi 29 avril, à 20h

Cap sur le Brésil avec une Marcel Bottaro, Zazá Desidério et Milo Volson en ouverture, autour de relectures de Milton Nascimento, Tom Jobim ou encore Hermeto Pascoal.

Hot Club de Lyon – 26 rue Lanterne, Lyon 1

Concert de l'atelier "Les amis du fado" – Vendredi 24 avril, à 20h30

Mené par Ana Bela, cet atelier présentera son répertoire à l'occasion d'une soirée Fado Vadio, ce fado amateur traditionnellement improvisé dans les tavernes de Lisbonne.

KoToPo – Mille et une langues – 14, rue René Leynaud, Lyon 1

Soirée Flamenco – Vendredi 24 avril, à 20h30

Une soirée mensuelle, avec la Cie Los Flamencos del Sagrado Corazón : Cante, Toque y Baile, pour partager la passion de cette musique et cette danse.

Le Sacré Coeur des Pentes – 22 rue Puteau, Lyon 1

Concert de Pablo Chevin – Vendredi 24 avril, à 19h

Un moment de partage autour de sambas, cocos et autres batidas, proposés par Pablo Chevin.

Batida Café – 59 boulevard des Brotteaux, Lyon 6

Roda de choro – Dimanche 26 avril, à 20h

Les solistes (à la clarinette, flûte traversière, mandoline, violon, etc.) seront accompagnés à la guitare, au cavaquinho, ou encore à l'accordéon, ainsi que de quelques percussions, pour un joyeux répertoire de chorinhos, à la tradition carioca. Un RDV désormais mensuel !

Les souris dansent – 2 rue Jeanne-Marie Celu, Lyon 4

Voces Vivas, canciones para llorar – Vendredi 22 mai, à 19h30

Un hommage aux femmes artistes qui ont marqué l'histoire des musiques afro-latines ! Pour une traversée des peines liées à l'exil et au départ, jusqu'à la réconciliation.

Le Rita-Plage – 68 cours Tolstoï, Villeurbanne

Cesária Évora Orchestra – Vendredi 12 juin, à 21h30

Mayra Andrade, Elida Almeida, Ceuzany, Lucibela, Teófilo Chantre célèbrent notre si chère "Diva aux pieds nus", dans un concert hommage incontournable, offert par Les Nuits de Fourvière.

Amphithéâtre de Fourvière – 7 rue Cleberg, Lyon 5

Lautaro Tissera Favaloro – Vendredi 19 juin, à 21h

À l'occasion de la sortie de son prochain album, Bayum, il passera par le KoToPo lors de sa prochaine tournée, pour présenter ses arrangements d'auteurs actuels et ses compositions, des origines du tango jusqu'à aujourd'hui.

KoToPo – Mille et une langues – 14, rue René Leynaud, Lyon 1

Buena Vista All Stars - Jeudi 9 juillet, à 20h30

Le festival Jazz à Vienne célèbre Cuba et sa riche culture musicale, avec le son cubano du Buena Vista All Stars, qui sera précédé par le groove afro-caribéen de The Getdown, pour un set voyageant des Antilles françaises jusqu'à Cuba.

Théâtre Antique de Vienne - 7 rue de Goris, Vienne

Nuit cubaine - Samedi 11 juillet, à 20h

Avec Los Van Van, orchestre emblématique fondé en 1969 qui intègre influences funk et rock aux rythmiques afro-cubaines, le guitariste Eliades Ochoa, découvert au sein du Buena Vista Social Club, et la chanteuse et violoniste Yilian Cañizares.

Amphithéâtre de Fourvière - 7 rue Cleberg, Lyon 5

Des spectacles

Je suis bien arrivée - Samedi 25 avril, à 17h30

Dans le cadre du festival Quais du départ, Mercedes Alfonso, dramaturge et comédienne cubaine, nous embarque dans un voyage à travers ses souvenirs d'enfance cubains, ceux que l'on emporte dans sa valise, lorsqu'on part : entre jeux d'enfance et premier amour, elle partage tout ce qui reste gravé, lorsque l'on quitte son pays natal.

Le Briscope (salle Nicolas Bouvier) - 5 Rue Mère Elise Rivet, Brignais

Nôt - Mercredi 6 à 19h30 et jeudi 7 mai à 20h30

La chorégraphe cap-verdienne, Marlene Monteiro Freitas, présente sa dernière création NÔT (« nuit » en créole cap verdien), dans lequel huit danseur.se.s et musicien.ne.s rivalisent et se métamorphosent, entre désir et réalité, amour et guerre, aliénation et liberté.

Maison de la danse - 8 av. Jean Mermoz, Lyon 8

Du théâtre

Rêver debout - Du 29 avril au 2 mai

Une déclaration d'amour à Don Quichotte, étendard de la liberté, frère en utopie, qui impose le rêve face à un réel trop étriqué, et ce quel qu'en soit le prix.

Théâtre de l'Uchronie - 19 rue de Marseille, Lyon 7

Des expositions

Balade Tropicale, illustrations d'Orane Sigal - Du 22 au 26 avril

Orane Sigal, qui avait créé l'affiche des 40 ans des Reflets, exposera lors du festival Quais du départ à l'espace Guy de Chauillac, qui se transformera en paysage luxuriant. Une invitation à franchir des frontières réelles ou imaginaires et à regarder le monde autrement.

Espace Guy de Chauillac - 6 place Guy de Chauillac, avenue de Verdun, Brignais

Zombis, aux origines - Jusqu'au 16 août 2026

Partez en terres haïtiennes, à la fabuleuse découverte des origines des "morts-vivants", devenus si populaires et contagieux au cinéma et dans la pop culture.

Musée des Confluences - 86 Quai Perrache, Lyon 2

Des rencontres

Carnets de voyage sonore, avec Maud Calves - Samedi 25 et dimanche 26 avril

Pendant un an et demi, Maud Calves, journaliste, a sillonné toute l'Amérique du Sud, micro en main, pour questionner les habitant.e.s : d'une cireuse de chaussures à La Paz, à un mineur de Potosi, elle nous amène à la rencontre de ces personnes et de leur quotidien, dans le cadre du festival Quais du départ.

Le Briscope (salle Anita Conti) - 5 Rue Mère Elise Rivet, Brignais

Rencontres mensuelles linguistiques - Tout le mois d'avril

Catalan, « Com anem ? » : le 1er lundi de chaque mois à 20h. Espagnol « ¿ Qué tal ? » : tous les mardis à 19h. Portugais, « Como vai voce ? » : les 2e et 4e jeudis à 20h. Pour des rencontres conviviales autour des langues et cultures du monde.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud, Lyon 1



POÈME



Manifeste de la mort

Pas une de moins ! ont-elles crié
plus de mille personnes,
des hommes et des femmes.
Les chiens gémissaient,
les chats se hérissaient,
la mer rugissait,
la forêt s'est soulevée,
et les montagnes regardaient.
Tout allait comme d'habitude,
mais sortir dans la rue
semblait nouveau.
Pas une de moins ! ont-elles crié,
mais la femme avait déjà gémi,
tout son corps s'était hérissé,
la jalousie de l'homme avait grondé
et l'égoïsme s'élevait.

Où étaient les juges aveugles ?
Où était les critères minimaux, comme on le dit toujours ?
Où était le préjudice de la rue qui manifestent ?
Pas une de moins ! ont-elles crié.
Encore une femme parmi les chiens,
encore un chat empoisonné,
encore la mer polluée,
encore des hectares de forêts brûlées,
encore les montagnes impassibles
contemplant l'impossible.
Un après-midi tranquille dans le sud austral,
loin de la Grèce et de sa mythologie olympienne :
un Œdipe qui, pour sa plus grande fortune
et son obéissance freudienne,
arrache les yeux d'Électre.

Pas une de moins ! ont-elles crié.
Mais les montagnes
sont restées impassibles.
Jusqu'au quand, patrie aveugle !
Jusqu'au quand mutilée !
Jusqu'à ce que les chiens,
les chats, la mer, toute la flore et la faune
se révoltent
contre le silence de la montagne.
Et nous crierons : pas une de moins !
Nous rugirons.

Et de la bouche du volcan
l'esprit de la mort sortira
pour faire un discours
répété qui sera le suivant :

Adam a violé et assassiné Eve à coups de pommes...
Pas une de moins ! Nous crierons
Pas une de moins ! Nous chanterons
Pas une de moins ! Autour du feu.

La Conirina



Constanza Carlesi Del Río (Santiago, Chili, 1985)

Poétesse, actrice, auteure de pièces de théâtre et tatoueuse, Constanza est diplômée d'un Master en littérature espagnole, de la Universitat de València (2016).

Elle a publié un recueil de poèmes intitulé « La Estratega » (Petit Editor, 2017), signé La Conirina.

Installée en France depuis 2018,
elle a également publié un roman « Carmesí Delirio » (Printcolor, 2020).

MANIFIESTO DE LA MUERTE

¡Ni una menos! Gritaron
más de mil personas,
entre ellas hombres y mujeres.
Los perros gemían,
los gatos se erizaban,
la mar rugía,
el bosque se erguía,
y las montañas contemplaban.
Todo seguía como siempre,
aunque salir a la calle
parecía nuevo.
¡Ni una menos! Gritaron,
pero la mujer ya había gemido,
mientras su cuerpo entero se erizaba,
los celos del hombre rugían
y el egoísmo se erguía.

¿Dónde estaban los jueces ciegos?
¿Dónde el mínimo criterio que dicen siempre?
¿Dónde el prejuicio de la calle manifestándose?
¡Ni una menos! Gritaron.
De nuevo una mujer entre los perros,
de nuevo un gato envenenado,
de nuevo el mar contaminado,
de nuevo hectáreas de bosque quemado,
de nuevo las montañas impassibles
contemplaron lo imposible.
Una tarde tranquila de sur austral,
allá muy lejos de Grecia y su mitología olímpica:
un Edipo, que para su mayor fortuna
y obediencia freudiana,
le saca los ojos a Electra.

¡Ni una menos! Gritaron.
Pero las montañas
continuaron impassibles.
¡Hasta cuándo patria ciega!
¡Hasta cuándo mutiladas!
Hasta que los perros,
los gatos, la mar, la flora y fauna
enteras se rebelen
en contra del silencio de la montaña.
Y gritaremos: ¡ni una menos!
Rugiremos.
Y de la boca del volcán
saldrá el espíritu de la muerte
a dar un discurso repetido
que partirá así:

Adán violó y asesinó a manzanazos a Eva...
¡Ni una menos! Gritaremos
¡Ni una menos! Cantaremos
¡Ni una menos! Alrededor del fuego.

La Conirina

REMERCIEMENTS

Ce journal a été conçu par le comité des Reflets du cinéma ibérique et latino-américain dans le cadre du festival organisé par l'Association Pour Le Cinéma / Le Zola. Le festival est soutenu par la Ville de Villeurbanne et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.



AU CINÉMA LE ZOLA

MER.
25

14H15
DOLORES
IBÁRRURI,
PASIONARIA

16H15
AL OESTE,
EN ZAPATA

18H
CUERPO
CELESTE

 **20H20**
UNA QUINTA
PORTUGUESA

JEU.
26

16H15
LES SAISONS

18H30
SI VAS PARA
CHILE

 **20H20**
ISLA NEGRA

VEN.
27

16H
PÁRAMOS
DE LEYENDA

 **18H20**
LES VOYAGES
DE TEREZA

20H30
ROMERÍA
En présence de la
réalisatrice

SAM.
28

13H30
SORDA

15H45
LES
DIMANCHES

18H30
HIEDRA
En présence de la
réalisatrice

21H
MASPALOMAS

DIM.
29

10H30
LES PETITES
HISTOIRES
D'AMÉRIQUE
LATINE

14H
OS BARCOS
En présence du
réalisateur

16H30
UN CABO
SUELTO

18H30
DERRIÈRE LES
DRAPEAUX,
LE SOLEIL
En présence du
monteur

21H
NUESTRA
TIERRA

LUN.
30

15H50
AL OESTE,
EN ZAPATA

 **17H40**
LA FILLE
CONDOR

20H15
UN LUGAR
MÁS GRANDE
En présence du
réalisateur

MAR.
31

18H
NORITA

 **20H35**
VANILLA



Mini-concert



Séance avec invité·e·s